

W + B

#161 automne 2023
ISSN 0773-4301
BUREAU DE DÉPÔT : BRUXELLES X



DOSSIER SPÉCIAL
L'INCROYABLE SAGA
**DES WALLONS
DE SUÈDE** 

WALLONIE + BRUXELLES

Revue trimestrielle internationale éditée
par la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Wallonie


Wallonie - Bruxelles
International.be


Wallonia.be
EXPORT
INVESTMENT





ÉDITO

L'ÉPOPÉE WALLONNE EN SUÈDE

Pour ce dernier numéro de l'année, la Revue W+B a choisi de consacrer un dossier spécial à un pan méconnu de l'histoire wallonne : l'émigration de wallons en Suède au 17^e siècle.

A cette époque, la Suède est dans une phase difficile de son histoire industrielle. Pour sortir de l'impasse, le royaume scandinave fait appel à des étrangers avec un savoir-faire de premier plan dans le secteur : les Wallons. En effet, la Wallonie est alors le centre sidérurgique de l'Europe.

Et si l'histoire est connue en Suède, enseignée dans les écoles et portée fièrement par les descendants wallons actuels, ce n'est pas du tout le cas chez nous. Il nous a donc semblé important de mettre en lumière cette partie de notre histoire, totalement méconnue en Wallonie. Nous pouvons être fiers de l'apport de nos ancêtres en Suède. La reconnaissance internationale du savoir-faire wallon est loin d'être un phénomène actuel !

Nous sortirons tout de même quelque peu de Suède avec un voyage à Avignon, à la découverte des compagnies de Wallonie-Bruxelles qui ont eu la chance de pouvoir jouer pendant le célèbre festival. Nous irons également en République démocratique du Congo pour découvrir comment l'APEFE met en œuvre la thématique du « genre ». Et nous irons à la rencontre des designers de AP Collection.

Bonne lecture ! ●

←
L'église de Forskmark, dans la province d'Uppland, en Suède
© J. Van Belle - WBI



SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Emmanuelle Stekke
e.stekke@wbi.be
02 421 87 34

COLLABORATION

Marie-Catherine Duchêne, Fanny Tabart,
Laurence Hermand et Anne Neuville

CONCEPTION ET RÉALISATION

Polygraph'
www.polygraph.be

IMPRESSION

Graphius
www.graphius.com

ÉDITRICE RESPONSABLE

Pascale Delcomminette
Place Saintelette 2
B-1080 Bruxelles



Photo de couverture :
Statue d'un forgeron wallon
à Österbybruk,
en province d'Uppland
© J. Van Belle - WBI



Téléchargez
la revue sur
www.wbi.be/rwb/



28 



54

03

ÉDITO

L'épopée wallonne en Suède

06 

DOSSIER SPÉCIAL

L'incroyable saga des Wallons de Suède
par **Nadia Salmi**

22 

PORTRAIT

Qui sont les descendants
des Wallons de Suède ?
par **Nadia Salmi**

28 

TOURISME

A la découverte de l'histoire wallonne
de Suède
par **Nadia Salmi**

34 

INNOVATION

Les suédois toujours séduits
par l'excellence wallonne
par **Nadia Salmi**

36 

ENTREPRISE

GreenIron, pour une circularité des
métaux et de l'industrie minière
par **Nadia Salmi**

40 

JEUNESSE

Les pieds sur terre et le nez
dans les étoiles
par **Philippe Vandenberg**

44

CULTURE

Avignon 2023 - De l'art et du festival
par **Sylvia Botella**

50

COOPÉRATION AU DÉVELOPPEMENT

En République Démocratique du Congo,
la thématique du « genre » au cœur du
travail de l'APEFE
par **Laurence Briquet**

54

DESIGN

Un fauteuil pour se lover
dans la douceur
par **Catherine Haxhe**

58

HOMMAGE

59

SURVOLS



L'INCROYABLE SAGA DES WALLONS DE SUÈDE

Par Nadia Salmi

C'est une histoire méconnue et tellement fascinante qu'elle devrait d'être enseignée dans nos écoles... Au XVII^e siècle, la Suède fait appel à des étrangers pour sortir du marasme industriel dans lequel elle se trouve. Et ces hommes ne sont ni des Français, ni des Anglais. Non. Ceux qui débarquent sur cette terre scandinave viennent d'une petite région qui n'appartient pas encore à la Belgique : la Wallonie. Pourquoi elle ? Parce qu'il y a là un savoir-faire métallurgique qui n'existe alors nulle part ailleurs. Cela vaut bien qu'on lui consacre tout un dossier.





Des canons dans la cour arrière du Manoir de Geer à Lövestabruk, témoignage de l'industrie militaire créée par Louis de Geer © J. Van Belle - WBI



LE CONTEXTE

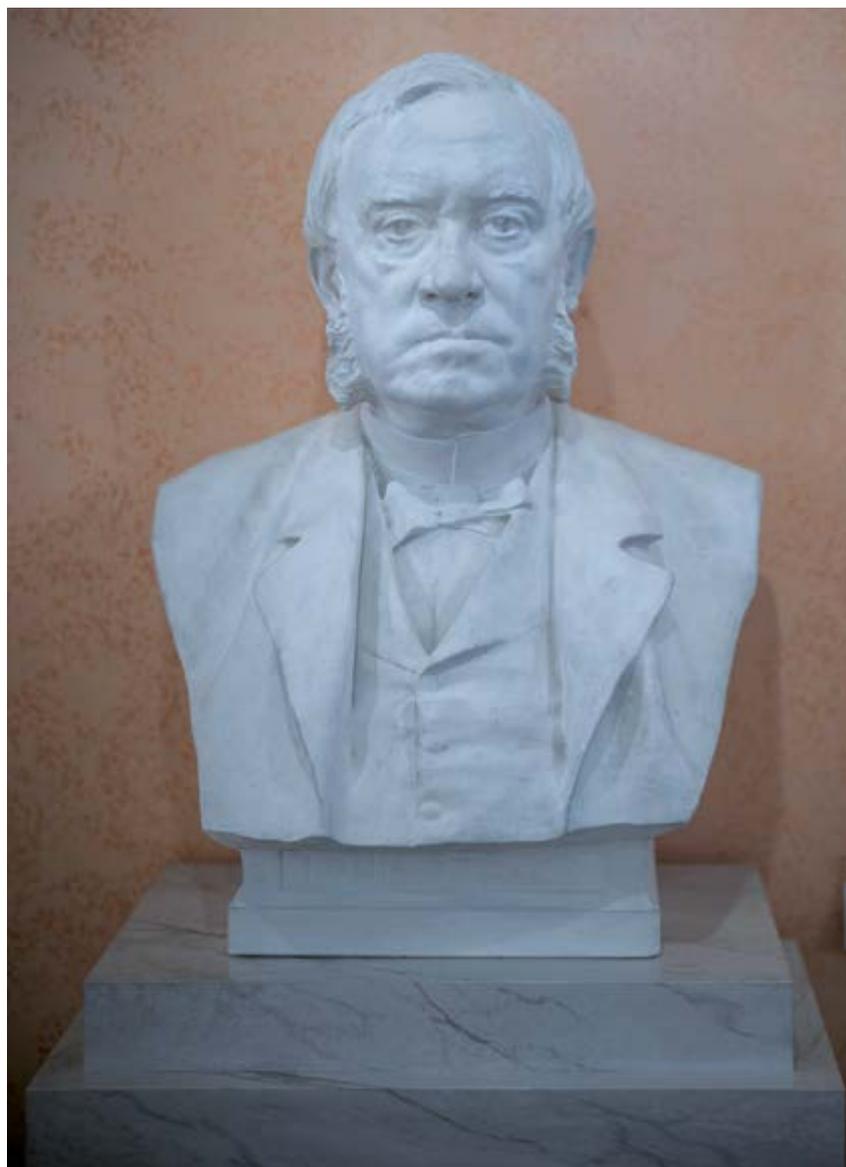
Pour comprendre comment les Wallons se sont retrouvés en Suède, un retour en arrière s'impose... Pas de noir et blanc ici, la photographie n'existe pas encore. Au 17^e siècle, les scènes de vie sont pour beaucoup représentées en peinture. Et le tableau ici est sombre. L'Europe connaît plusieurs guerres qui vont profondément changer sa structure économique : certains pays plongent dans la misère alors que d'autres s'enrichissent... C'est le cas de la Wallonie qui est longtemps l'armurière numéro un du continent et dont les marchandises transitent par Amsterdam, plaque tournante du commerce européen. Rien d'étonnant dès lors à ce que le roi de Suède s'y intéresse lorsqu'il doit conclure la paix avec le Danemark en 1613. Là, à Amsterdam, il peut emprunter et proposer les mines de fer de son pays comme garantie quand bien même ces dernières ne sont pas encore exploitées de manière optimale. Une situation qui donne des idées à une poignée d'hommes wallons bien inspirés puisqu'ils vont non seulement faire fortune mais aussi changer durablement la vie suédoise.

L'ÉPOPÉE ÉTONNANTE D'UN WALLON EN SUÈDE

On pourrait croire à une blague belge... Mais ce que les Wallons ont fait dans ce pays scandinave il y a quatre siècles est à prendre au sérieux. Ce n'est pas une anecdote dans l'Histoire suédoise, c'est un chapitre au retentissement immense. Car il y a clairement un avant et un après le débarquement des Wallons en Suède. Parmi eux, un certain **Louis de Geer**. Né dans la Cité ardente en 1587, cet homme d'affaires part s'installer à Amsterdam où il entre en relation avec les de Besche, deux frères qui exploitent déjà les forges suédoises de Nyköping et Finspang. Un premier contact qui va en amener bien d'autres. Car très vite, Louis de Geer comprend qu'il y a là-bas des affaires intéressantes à faire. Il parvient à s'imposer comme le caissier du roi Gustave-Adolphe à Amsterdam, puis devient grâce à son rythme de production stupéfiant le principal fournisseur en équipements militaires et en pièces d'artillerie

de l'armée suédoise. Double casquette donc avant un changement de vie radical provoqué par la guerre de Trente ans, de 1618 à 1648. Une aubaine pour lui ! Il rejoint en effet les de Besche en Suède pour y créer un arsenal militaire. Mais il ne part pas seul. Avec lui, il emmène des ouvriers wallons spécialisés en haut fourneau, affineries et fenderies afin de transférer là les techniques liégeoises et hennuyères en matière de métallurgie. Succès énorme, et pour cause : les Wallons, à cette époque, sont en effet les seuls à avoir réussi à construire un haut fourneau ultra grand et résistant. Ils utilisent aussi un nouveau type de meule dans lequel le positionnement des bûches permet d'obtenir un charbon de

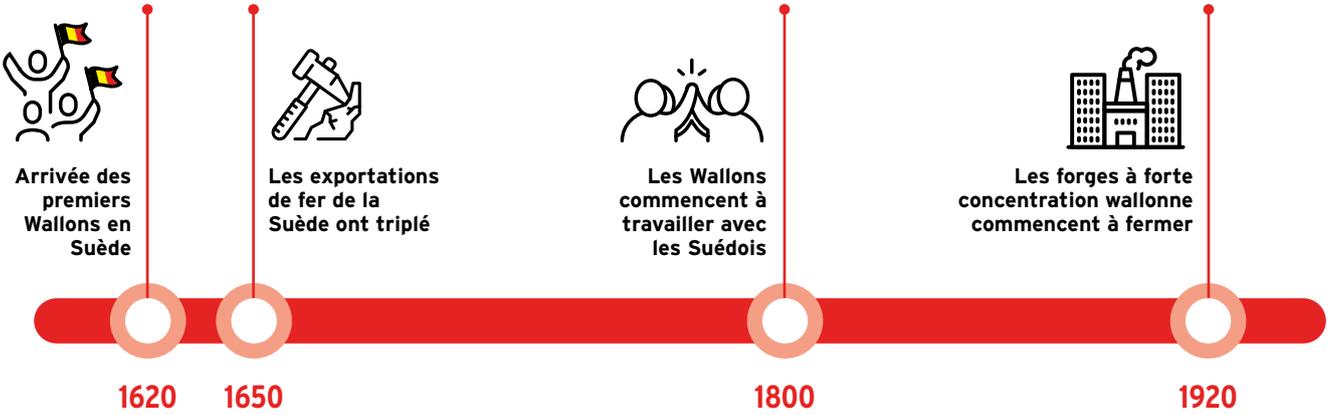
bois qui donne un fer de meilleure qualité. Autant d'atouts qui rendent Louis de Geer influent. Et pas qu'à Stockholm... La ville de Norrköping devient en effet son quartier général, et donc aussi le centre de l'immigration et des industries. L'homme est gourmand. Il achète beaucoup de terres et se fait naturaliser Suédois en 1627 pour liquider ses créances sur l'Etat. Treize ans plus tard, il est admis dans les rangs de la noblesse. Ascension fulgurante que personne n'a réussi à dépasser. L'homme est plus riche qu'aucun autre Suédois ne l'a jamais été. Et ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle encore le père de l'industrie suédoise. Louis de Geer s'éteindra à Amsterdam en 1652 à l'âge de soixante-cinq ans.



Buste de Louis I^{er} de Geer au Riksdag, le Parlement suédois © J. Van Belle - WBI



CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE



Statue « Le Travailleur » de Gottbrid Larsson (1917), représentant le forgeron wallon, dans les jardins du Manoir de Lövestabruk © J. Van Belle - WBI



L'équipe wallonne en Suède accompagnée de l'archiviste aux Archives Nationales du Comté d'Uppsala © J. Van Belle - WBI

PORTAIT-ROBOT DES TRAVAILLEURS WALLONS

Beaucoup, malgré leur habileté dans le métier, étaient au chômage en Wallonie. Alors, pour échapper à une situation critique, l'exil s'est vite imposé comme la solution. Et qui dit exil « en masse », dit organisation. Des bureaux de recrutement sont créés pour permettre aux engagés (souvent analphabètes) de signer les contrats devant notaire. Durée de ceux-ci : un à deux ans. Avantages prévus : un voyage aller-retour gratuit pour lui, et si sa famille l'accompagne, la même chose pour elle. Contrainte : rester dans la forge-communauté assignée. Une fois le tout accepté, direction Norrköping, puis Finnspang et les forges de l'Uppland. Là, les familles reçoivent soit un lopin de terre pour construire une maison, soit un logement faisant partie d'un bâtiment communautaire. On pratique l'entre soi. Les

contacts avec les Suédois sont rares. C'est qu'il faut à tout prix protéger les secrets professionnels. Alors on continue de parler le wallon à des milliers de kilomètres de la Wallonie. Et ce, pendant des générations. Ce n'est que bien plus tard, quand les fonderies et forges s'ouvrirent progressivement aux Suédois, que ces derniers reprendront ces expressions venues de loin. Situation digne d'un film qu'on aimerait voir en noir et blanc ou en couleurs ! Heureusement que l'absence d'images n'empêche pas l'imagination. Grâce aux archives, on peut approcher au plus près ces ancêtres... Découvrir leurs dettes, leurs habitudes et pourquoi pas leurs rêves aussi... Le but ultime pour les garçons : devenir maître-forgeron. C'est la classe, ça. On gagne un salaire attractif. On est le roi des ouvriers. Il faut dire que dans cette vie en communauté autour de la forge, on voit passer beaucoup de métiers : des charbonniers et des forge-

rons bien évidemment mais aussi beaucoup d'artisans, des maçons, des menuisiers, des cordonniers ou encore des meuniers. Et puis, il a aussi des scribes, des comptables, des jardiniers, des valets. Car le maître de la forge a besoin de monde pour entretenir et gérer le manoir dans lequel il vit avec sa famille. Tout est très codifié, organisé. Chacun à sa place et une place pour chacun. Car la femme n'est pas bonne à juste rester à la maison. Elle doit se montrer utile, travailler dur, s'acquitter des tâches considérées comme féminines et aider en plus son mari aux champs, à la mine... Elle fait le « sale » boulot. Elle broie le minerai à la masse avant de le transporter ensuite sur des embarcations lourdes. Elle est sur tous les fronts. Sort peu enviable mais néanmoins accepté par beaucoup. A cette époque, il vaut en effet mieux vivre à l'abri de la forge qu'en dehors, là où les procès en sorcellerie se multiplient...



Les anciennes Forges de Clabecq © Shutterstock



POUR LE DEVOIR DE MÉMOIRE...

Au 16^e et 17^e siècles, la Wallonie est le centre sidérurgique de l'Europe. Forges et hauts fourneaux y sont en activité constante. Mais malheureusement, il en reste peu de traces aujourd'hui. La faute aux multiples guerres qui se sont jouées sur le territoire : plus de six cents entre 1500 et 1832, date à laquelle la Belgique vient de naître. Et puis, progressivement, le secteur décline... C'est la crise, terrible. Le chômage gangrène notre région. Et dans les années 1970, les mines de charbon et les aciéries ferment tour à tour. Une situation qui explique peut-être pourquoi les Belges ont oublié qu'il y avait du bon, du grand et du beau dans cette histoire industrielle wallonne et suédoise. La mémoire est sélective... Mais avec un peu de volonté et d'enthousiasme, on peut la raviver.

LA FORGE WALLONNE, QUÉSACO ?

Le procédé qui permet de transformer la fonte en fer forgé a été inventé dans la région liégeoise et exporté en Suède au début du 17^e siècle où il s'est vite répandu. On compte à l'époque cinq forges wallonnes qui fonctionnent avec un haut fourneau à charbon de bois. C'est un minerai de fer riche en manganèse qui est utilisé, comme celui de la mise voisine de Dannemora, ce qui pourrait expliquer la grande pureté du fer forgé obtenu après décarburation du morceau de fonte qui pesait environ 30 kilos. C'est dire si les Wallons étaient courageux... Ils travaillaient en rotation par équipes de trois ou quatre, du dimanche soir au samedi matin, 24 heures sur 24. C'est qu'il ne fallait surtout pas que le haut-fourneau refroidisse ou que la production s'arrête.

ANTHROPOLOGIE SOCIALE ET CULTURELLE DES IMMIGRÉS WALLONS

Si le modèle social et pédagogique de la Suède est devenu un exemple, c'est notamment grâce aux immigrés wallons. Vrai de vrai. La preuve par trois.

1. Dans le monde fermé des forges, les habitants bénéficient d'une sécurité inexistante ailleurs. Pour les femmes, notamment les veuves, cela se traduit par une allocation de survie. Les filles et les garçons, eux, reçoivent une allocation de céreales et un enseignement scolaire jusqu'à l'âge de douze ans. Du côté des hommes, le travail est garanti à vie et le salaire tombe même en cas de maladie. Autre point fort : l'aménagement du travail. Quand l'âge pose problème, on permet en effet au travailleur de passer à une tâche moins pénible ou de recevoir une allocation de vieillesse pour lui assurer le strict nécessaire. Et ce n'est pas tout : si quelqu'un n'est plus en mesure de vivre seul, on l'installe à l'infirmerie qui sert alors de maison de retraite.
2. La liberté des cultes ne se pratique pas dans la Suède luthérienne mais les wallons, eux, peuvent continuer de pratiquer leur religion (le calvinisme) grâce aux pasteurs venus avec eux. Du jamais vu !
3. A l'inverse des paysans suédois, les immigrés wallons sont très à cheval sur la propreté. Les femmes soignent leurs toilettes et leurs intérieurs. Quant aux forgerons, leur bain du samedi est un rituel tellement suivi qu'il en devient légendaire.



Le bibliothécaire de la Bibliothèque Jernkontoret à Stockholm, penché sur une collection de lithographies « Wallons de Suède » © J. Van Belle - WBI

Et puis... Impossible de ne pas évoquer l'apport culturel des Wallons ! À l'époque, ceux-ci viennent d'une société plus évoluée et plus riche que la société suédoise. On s'habille, on respecte les codes et, dans la province d'Uppland, on chante et on danse aussi. Beaucoup. On développe même une musique folklorique. L'instrument de prédilection est alors la vielle, dont on joue au moyen de touches et d'une roue qu'on tourne avec une manivelle. Mais l'instrument

finit brûlé au 19^e siècle, car les puritains voient dans ces fêtes une menace pour la morale. En attendant, les Wallons ont déjà modifié certains aspects de la société avec leur manière de vivre dans les forges-communautés. C'est le cas avec les célébrations de Noël et de la Saint-Jean, qui se fêtent encore aujourd'hui. Ou encore le carnaval, ramené du plat pays et toujours en vigueur dans le village wallon de Gimo, qui se célèbre le 13 janvier.



Lithographie « Wallons de Suède » sur les traditions musicales et folkloriques (carnaval) importées par les Wallons en Suède © J. Van Belle - WBI

LES CHIFFRES À RETENIR

Environ

5.000

Wallons débarquent dans les années **1620** en Suède.

Il y aurait **entre**

800.000

et

1.000.000

de Suédois de descendance wallonne, ce qui représente environ **1/10^e** de la population.

La Suède est aujourd'hui le

10^e

client de la Wallonie.

Il y a environ

600

noms de famille d'origine wallonne en Suède.

23

bruks (villages de forges wallons) ont produit jusque dans les années 20 des barres de fer à partir du minerai de fer extrait de la mine de Dannemora (dans le comté d'Uppsala).



INCROYABLE MAIS VRAI ! LOUIS DE GEER VIT TOUJOURS AUJOURD'HUI !

Quatre siècles ont passé depuis l'arrivée de Louis de Geer en Suède. Et pourtant, il est toujours là. Vaillant. Le sourire aux lèvres. Une image qui n'a rien à envier à la peinture représentant son ancêtre dans le manoir familial. Car le Louis de Geer qui se présente à nous est le treizième du nom. Un héritage dont il est fier et qu'il protège comme il peut. Fin des années septante en effet, les affaires vont mal. La faillite est proche. Alors en 1986, il décide de créer une fondation pour pérenniser le souvenir de sa famille et obtenir des fonds qui lui permettent d'entretenir le domaine. Le résultat est là : Louis de Geer a réussi à sauver son patrimoine. Et

ça n'a pas de prix. « Mon aïeul wallon est considéré comme le père de l'industrie en Suède. Il faut en être digne... Pour autant, ce n'est pas cet aspect-là que j'aime le plus. Je suis davantage touché par le fait qu'il a permis à beaucoup de gens de travailler, et donc de survivre. On n'a pas de chiffres exacts mais ça avoisine, je crois, les cinquante mille personnes en tout ». Il dit ça sans sourire. Comme s'il pensait à autre chose. Alors on lui demande ce qu'il ressent en évoquant tout ça. Il est là, assis dans un salon de la maison où il est né. Des photos posées sur une console racontent un monde aujourd'hui englouti. On imagine les habitudes des uns et des autres au même endroit. Leurs discussions. Leurs moments à table... « C'est sûr que ce n'a pas été une décision facile de donner

cette demeure à une fondation. Mais je ne le regrette pas. Aujourd'hui, elle fonctionne comme un musée. Je suis en paix ». Le mot de la fin ? Pas vraiment. Louis de Geer aime surprendre. Et son parcours de vie le prouve. De l'internat, il passe à l'armée, puis à l'université où il décroche un diplôme d'économie. Départ ensuite pour les Etats-Unis où il suit des cours de marketing avant de travailler dans différentes entreprises. Success story bien partie... Il est en effet responsable des exportations quand son père décède à l'âge de cinquante-neuf ans. Une disparition qui le pousse alors à changer de vie. Ce sera l'école agricole et l'achat d'une ferme. La terre, comme refuge ultime. Louis de Geer est agriculteur depuis trente-quatre ans et fier de se présenter ainsi.



Louis de Geer devant le portrait de son ancêtre, Louis de Geer qui a emmené les Wallons en Suède © J. Van Belle - WBI



Mur de la salle d'apparat du Palais de la Noblesse (Riddarhuset) à Stockholm, tapissé des armes des familles nobles, dont la famille de Geer © J. Van Belle - WBI

FOCUS SUR L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES WALLONS DE SUÈDE

Créée en 1938 pour honorer l'amitié ancestrale entre la Wallonie et la Suède, l'Association a pour but de « faire connaître les apports de Wallons dans la vie économique et culturelle de la Suède » et de « rassembler les descendants des Wallons qui ont émigré en Suède au 17^e siècle, de contribuer à la conservation de la culture wallonne en Suède et de créer un contact permanent avec la population de la Wallonie, ses autorités et institutions ». Autant de missions qui ont permis à son président, **Anders Herou**, d'être fait chevalier du Mérite wallon en 2016.



Lettre signée par le propriétaire du bruk, Charles de Geer - Archives Nationales d'Uppsala © J. Van Belle - WBI

LE SAVIEZ-VOUS ?



Dans les années 1620, la Wallonie fait partie des Pays-Bas espagnols et le souverain s'appelle Philippe IV d'Espagne.

Les Wallons qui s'expatrièrent en Suède venaient pour beaucoup de la région liégeoise, du Namurois (Yvoir et Walcourt) et du pays de Franchimont (Chimay et Durbuy).

La langue wallonne sera parlée dans certaines régions suédoises jusqu'au 19^e siècle !



La dernière forge wallonne intacte à Österbybruk © J. Van Belle - WBI



POURQUOI LES WALLONS NE CONNAISSENT PAS CETTE HISTOIRE SUÉDOISE ?

C'est LA question. Et jusqu'à présent, personne n'a la réponse. Pas même **Amandine Pekel**, Conseillère Economique et Commerciale pour l'AWEX à l'Ambassade de Belgique à Stockholm depuis cinq ans. De quoi la motiver à en parler. Partout. Tout le temps. Pour que cesse cette bizarrerie. Halte donc indispensable dans son bureau, avec un café et le sourire, ingrédients d'une « fika » réussie (c'est une tradition suédoise, une pause dans la journée).

Vous souvenez-vous de la première fois où vous avez entendu parler des Wallons de Suède ?

Oui, c'est mon prédécesseur, David Thonon, qui m'en a informée à mon arrivée ici il y a cinq ans. Et je dois dire que ça m'a surprise un peu. Et puis, j'ai discuté avec quantité de Suédois. J'ai rencontré des descendants de Wallons. Et là, j'ai pris conscience du phénomène. Ce n'était pas juste une histoire ancienne de migration. C'est un vrai sujet de société. Et à mon sens, il y a moyen de l'utiliser comme levier dans une action économique et culturelle.



Amandine Pekel, Conseillère Economique et Commerciale de l'AWEX à Stockholm © J. Van Belle - WBI

Cela rend votre mission d'autant plus importante...

C'est sûr que quand je travaillais en Asie, les portes ne s'ouvraient pas de la même manière quand je prononçais le mot « Wallonie ». ! Ici, cette région a de la valeur. C'est vraiment unique. Et j'ai à cœur de transmettre cet engouement suédois pour les Wallons aux Wallons.



Exposition sur les forges dans le village d'Österbybruk, dans la province d'Uppland © J. Van Belle - WBI



Fonds wallon aux Archives nationales d'Uppsala - Liste d'achats avec des noms wallons, illustrant la vie au bruk (village) © J. Van Belle - WBI

Comment ? Via des cours d'histoire dispensés dans nos écoles ?

Disons que j'espère que le chantier sur lequel je travaille amènera cette réflexion à Wallonie-Bruxelles puisque c'est elle qui organise l'école. Ce serait vraiment bien de partager ce savoir. Malheureusement, on a très peu de matériel en français. Il faut donc traduire les archives et livres suédois. Et le plus vite, le mieux. Car ce passé a de quoi rendre fier. Au placard donc le complexe d'infériorité. Ici, on a les yeux qui brillent quand on a des origines wallonnes ! C'est aussi classe que les Vikings !

Il y a vraiment tout un travail à faire pour redorer l'image...

Absolument. Il en va aussi du plan Marshall qui a marqué pour moi un tournant dans l'image d'elle-même de la Wallonie et son redéveloppement au début des années 2000... Car on compte toujours sur une autonomie fi-

nancière de la Wallonie par rapport à la Flandre. En 2024, il y aura de nouvelles négociations. Et pour qu'elles soient efficaces, cela peut être utile de faire redécouvrir ce passé et montrer notre prospérité. L'image de la Wallonie est à pleurer en Flandre. Et je le dis parce que j'y ai fait mes études et parce que je parle très bien la langue. Je lis dans la presse des articles très durs, très souvent focalisés sur le négatif. Or, là, avec cette histoire de Wallons de Suède, on raconte autre chose que la sempiternelle Wallonie en déclin. On est sur un sentiment de fierté qui me plaît.

C'est tout de même surprenant que des Suédois d'aujourd'hui vivent encore avec ces souvenirs d'il y a quatre cents ans...

Oui mais cela s'explique facilement. Lors d'une mission métallurgie sur le recyclage des métaux et la décarbonation, on m'a un jour présenté la courbe de la prospérité suédoise. Et dessus, on

voyait clairement une accélération à partir de l'arrivée des Wallons. Les Suédois leur sont simplement reconnaissants. Ils vivent tous les jours avec cet héritage.

Et aujourd'hui, la Wallonie est-elle encore attractive pour la Suède ?

Oui, on a de l'avance dans certains secteurs. On a fabriqué des vaccins qui ont été utilisés là-bas. On est également à la pointe dans l'aéronautique et le recyclage des métaux. A Liège, on a en effet entre autres développé une ligne de tri automatique des déchets métalliques. Ce n'est pas rien. Et cela montre que la Suède peut aussi avoir des choses à apprendre de nous sur ces sujets-là. On est capables d'inventer, donc d'inspirer et de collaborer. C'est très stimulant. La Suède occupe tout de même la deuxième place sur le podium des pays les plus innovants.



Troupe folklorique « samlad vid labbyt »

Les Wallons de Suède, ce n'est donc pas que de l'histoire ancienne ?

Non, sinon je perdrais un ressort important de mon action. C'est toujours notre dixième client. On a toujours des liens importants. La Chine vient juste après, c'est dire... Mais je pense qu'on pourrait approfondir encore les liens culturels et même touristiques. Les villages wallons du comté d'Uppsala devraient être reconnus comme patrimoine Unesco. Ils sont uniques. C'est de l'ordre du patrimoine mondial. On va donc tout faire pour qu'ils soient mis en lumière et qu'ils aient les financements pour pouvoir se relancer.

Un dernier mot ? Une anecdote à partager ?

Oui, hier, un Suédois m'a tendu sa carte de visite et il y avait dessus le coq wallon ! Je n'ai jamais vu ça nulle part. Peut-être qu'il y a ça au Wisconsin, dans ce fameux village wallon où l'on a gardé des traditions. Mais j'en doute. C'est vraiment unique ce qui se passe ici ! ●



Troupe folklorique « samlad vid labbyt » © Henrik Olsson

QUI SONT LES DESCENDANTS DES WALLONS DE SUÈDE ?



Par Nadia Salmi

Aujourd'hui, en Suède, on estime à un peu plus de 800.000 le nombre de Suédois d'origine wallonne. Cela représente presque un dixième de la population. C'est énorme. De quoi donner envie de partir à leur rencontre... Qui sont-ils ? Que font-ils ? Et surtout, que pensent-ils de leurs aïeux ? Ce passé a-t-il encore un sens aujourd'hui à leurs yeux ? Réponses avec trois femmes et deux hommes, entre Stockholm et le comté d'Uppsala.

VALLONERNAS
NAMN



ERIK APPELGREN

Livre sur les « Noms d'origine wallonne », dans lequel on peut trouver des étymologies comme celle du nom de famille d'Anders Herou © J. Van Belle - WBI



Sanne Lennström et Lina Nordquist, parlementaires, ont toutes les deux des origines wallonnes © J. Van Belle - WBI

Sanne Lennström, 34 ans (parti social-démocrate) et Lina Nordquist, 45 ans (parti libéral), parlementaires

Première question pour faire connaissance : qu'est-ce que ça fait d'avoir des ancêtres wallons quand on est Suédois ?

Lina Nordquist : Pour être honnête, je ne pense pas que mes gènes soient si importants. Ce qui compte, c'est de savoir que tous les Suédois bénéficient de cet héritage-là. Je suis convaincue, même si je ne vivais pas à cette époque, que nous ne serions pas devenus leaders mondiaux sans l'expertise des Wallons. Notre force provient de ce passé. Et aujourd'hui, cette histoire est un bon exemple d'immigration réussie, même si les Wallons ne sont pas venus

frapper à notre porte. On avait besoin d'eux. Et leur apport dépasse le secteur de la sidérurgie. On n'avait pas de système scolaire et de retraite avant leur arrivée. C'est aussi pour ça qu'ils sont encore très respectés et que les gens sont fiers d'avoir du sang wallon.

Sanne Lennström : C'est mon cas. Ma grand-mère a grandi et vécu dans un bruk où la tradition wallonne était encore vivante et où l'on chantait des chansons d'antan. Pour elle, comme pour les autres, c'était très important de perpétuer le souvenir. Alors je fais pareil avec mes enfants de trois et six ans. Je crois à l'importance de leur transmettre ce savoir sur l'histoire locale, dans les familles et surtout à l'école. Je ne connais personne qui ne soit pas intéressé par ce que les Wallons nous ont apporté. Depuis quelques

années, les recherches généalogiques sont d'ailleurs devenues très populaires.

Et pendant ce temps-là en Belgique, cette histoire des Wallons de Suède est méconnue...

Sanne Lennström : C'est triste parce que vous avez des raisons d'être fiers. Nous, nous sommes fiers de vous. C'est un héritage exceptionnel... Et je suis convaincue qu'il y a moyen de le partager. Peut-être via le tourisme. Imaginez des visites dans les bruks. Vous passez là une journée, vous mangez de la glace et en même temps, vous apprenez ce que les Wallons ont construit là quatre siècles plus tôt. Ce serait génial de créer des QR codes qui permettent de marcher dans les pas des Wallons. Ça vous permettrait de renouer avec ces belles origines.



Sanne Lennström et Lina Nordquist racontent leurs origines wallonnes à notre équipe, sur fond du parlement suédois © J. Van Belle - WBI

Excusez-moi de vous interrompre mais votre collègue a les larmes aux yeux. Pourquoi cette émotion ?

Lina Nordquist : Parce que je trouve ça vraiment triste et malheureux que quelque chose d'aussi fondamental pour nous soit inconnu de vous ! Je ne peux pas croire que les Wallons d'aujourd'hui n'aient jamais entendu parler de ça. Nous, on l'apprend à l'école et on a des pièces de théâtre à ce sujet. J'espère vraiment que ça va changer.

Vous pensez pouvoir œuvrer en ce sens ?

Sanne Lennström : Avant cela, nous devons travailler sur nos origines, car

certains de nos villages wallons sont en mauvais état. Österbruk, par exemple, tire son épingle du jeu grâce aux subsides qu'il a reçus. Ce n'est pas le cas de tous les villages. Il faut donc promouvoir le tourisme. Améliorer ce qui peut l'être. C'est pour ça que nous aimerions amener des personnes du Parlement européen ici. Par leur intérêt pour l'histoire, elles pourraient nous aider à conserver ces lieux.

Le sujet des origines wallonnes vous intéresse-t-il parce que vous travaillez en politique ? Ou parce que vous aimez l'Histoire ?

Sanne Lennström : Les deux. Mais je pense que beaucoup de jeunes Suédois

s'y intéressent aussi. C'est juste qu'il faut trouver le moyen de les attirer davantage dans les villages wallons. N'y aller que par le prisme de l'héritage ne suffit pas. Il faut varier les plaisirs, avec des visites thématiques comme « les meurtres mystérieux » ou encore des histoires de fantômes. Les enfants adorent ça ! Il y a la légende de la dame blanche qui hante un jardin dans lequel elle se serait noyée et qui, depuis, sort sa main du lac en tenant un mouchoir blanc. Il y a aussi ce vieux monsieur qui fait grincer son fauteuil à bascule au-dessus du plafond... Je peux vous dire que quand j'étais petite, j'aimais bien faire ce « tour spécial fantômes », même si c'étaient des comédiens à la manœuvre.



Réunion de l'Association des descendants wallons © J. Van Belle - WBI



Lina Nordquist : Notre objectif aujourd'hui est de convaincre un maximum de parlementaires suédois et européens de créer un réseau wallon. Cela permettrait d'avoir de bonnes idées pour remettre en état certains de nos villages historiques. Quand on discute de manière formelle autour d'une table, on touche moins les autres. Un réseau, c'est plus spontané, plus humain. On ne ressent pas de pression. On participe quand on veut. C'est comme une amicale...

Et que se passera-t-il avec ce réseau wallon si vous n'êtes pas réélus ?

Lina Nordquist : Son avenir dépendra de ceux qui croient en lui et qui ont envie de le faire prospérer.

Sanne Lennström : Pour ça, on a besoin de rallier des personnes qui seront toujours membres du Parlement. Heureusement pour nous, pas mal d'entre eux ont des ancêtres wallons. Et comme vous le savez, l'identité n'est pas juste un sujet. C'est quelque chose qui touche au cœur. Les plus belles histoires sont les histoires vraies. ●



Bengt Lindholm, guide à Österbybruk et descendant wallon
© J. Van Belle - WBI

Bengt Lindholm,
guide à Österbybruk

« Après avoir passé toute ma vie à Stockholm, j'ai voulu trouver un endroit au calme où passer ma retraite. Et avec mon épouse, nous sommes tombés sur une maison à vendre à Österbybruk. C'était celle d'un mineur et je ne sais pas pourquoi quelque chose m'attirait là. Très vite, j'ai fait en sorte de m'intégrer dans la vie du « bruk ». Et par mon intérêt pour les vieux bâtiments et les forges, j'en suis arrivé à devenir guide. J'ai à cœur de montrer le côté positif d'une migration. Dans beaucoup de pays aujourd'hui, l'idée que des gens se déplacent est mal perçue. Alors que ça existe depuis toujours. Et l'exemple des Wallons en Suède montre à quel point cela peut être un enrichissement. Je crois que c'est le sang wallon du côté de mon père qui m'a ramené ici. Qui sait ? Un jour, j'aimerais bien aller en Belgique pour ressentir dans mon corps ces racines lointaines. J'ai étudié le français très tôt, mais je le parle mal. Mon mot préféré dans cette langue ? Une bière s'il vous plaît ! ».



Réunion de l'Association des descendants wallons
© J. Van Belle - WBI



Anders Herou, Président de l'Association des descendants wallons
© J. Van Belle - WBI

Anders Herou, Président de l'Association des descendants wallons

« Avoir des origines wallonnes vous rend très vite intéressant ici. En fait, c'est même plus chic que de dire qu'on est noble. Moi, j'ai grandi avec l'idée que la Suède devait beaucoup à la Wallonie. Les travailleurs étrangers avaient en effet des compétences qui leur permettaient de produire de l'acier de haute qualité. Et puis, ils ont amené leur culture, montré leur sens de la famille... Mon père était tellement passionné par cette histoire qu'il a entamé des recherches généalogiques. Il est remonté jusqu'en 1625... Mon nom Herou vient de Henry. A l'époque, le prêtre qui faisait les registres l'a mal orthographié, car c'était de l'ancien français et il ne comprenait pas mon aïeul qui était forgeron. Aujourd'hui, je suis fier du chemin parcouru. J'ai fait mon premier voyage en Wallonie en 2003 à un moment où je n'étais pas encore actif dans l'association des descendants wallons. En 2009, j'y suis retourné avec quelques membres. Et en 2014, l'engouement était tel qu'on a dû vite trouver d'autres dates. L'association compte 1.100 personnes. Et elle fête ses 85 ans cette année* ».

* L'association organise deux voyages de retour aux sources wallonnes en 2024. 150 Suédois sont déjà inscrits.



Ingrid Wiken Bonde, membre de l'Association des descendants wallons
© J. Van Belle - WBI

Ingrid Wiken Bonde, membre de l'Association des descendants wallons

« C'est ma mère qui m'a parlé la première de mes ancêtres wallons arrivés en Suède au 17^e siècle. Ça m'a touchée de savoir que leur popularité était liée à ce qu'ils avaient apporté à l'économie du pays. Alors une fois arrivée à l'université, j'ai voulu faire des recherches sur eux. J'ai découvert que mon aïeul s'appelait Sacha Fasing et qu'il était originaire de Liège. Avec l'association, j'y suis allée il y a cinq ans. Mais ce n'était pas la première fois. Je connaissais déjà la Belgique, surtout la partie flamande parce que, figurez-vous, j'ai enseigné le néerlandais en Suède. C'est drôle la vie. J'ai des origines wallonnes et je passe ma vie à transmettre la langue de l'autre région de la Belgique... On peut dire que je suis pour l'unité du pays. Et en plus, je parle français ! ».

À LA DÉCOUVERTE DE L'HISTOIRE WALLONNE DE SUÈDE

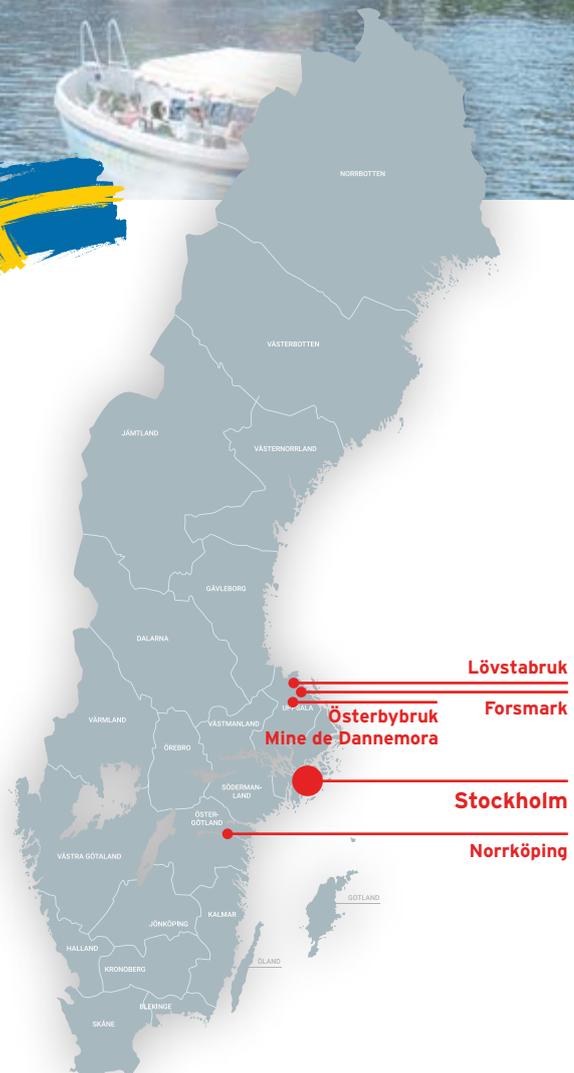


Le Parlement de Suède (Riksdag) à Stockholm © J. Van Belle - WBI



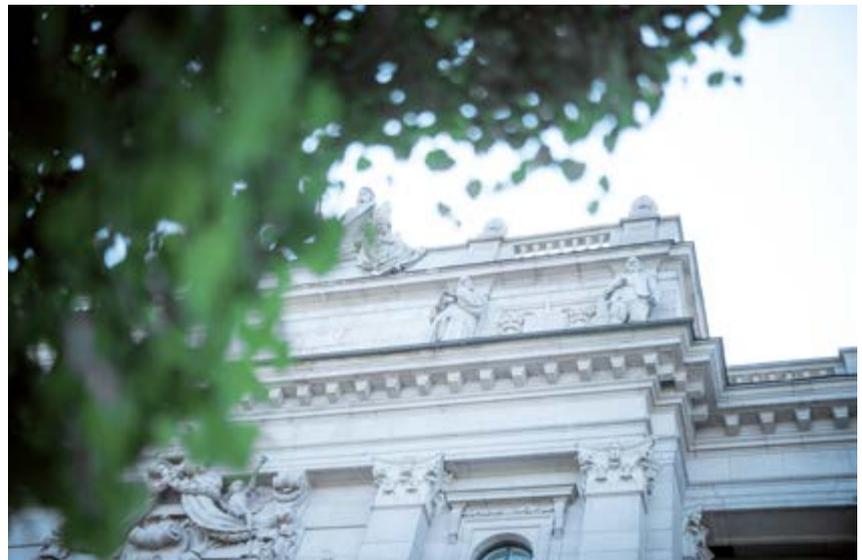
On connaît la Suède pour ses lacs, ses forêts et ses milliers d'îles côtières. Mais qui pense à découvrir ce pays par le prisme de son histoire wallonne ? Pour pallier ce manque, voici un petit tour guidé des lieux à ne pas manquer dans le pays !

Par Nadia Salmi





Le Parlement de Suède (Riksdag) à Stockholm © J. Van Belle - WBI



Détail de la façade du Parlement suédois avec la statue de Louis de Geer représentant la bourgeoisie © J. Van Belle - WBI

A STOCKHOLM

Le Parlement de Suède (Riksdag)

Situé dans le centre historique, il a été construit de 1897 à 1905. C'est le roi Oscar II qui pose la première pierre. Huit ans plus tard, le jour de l'inauguration, l'accueil est plutôt froid. L'époque est à l'Art Nouveau, pas au néo-baroque. Reste que la réalisation est une prouesse : 37.000 m³ de terre ont dû être excavés et évacués rien que pour poser les fondations du bâtiment. Le lieu vaut le détour parce que sur l'attique, autrement dit la partie supérieure de la façade, se trouvent quatre statues représentant les composantes de la société scandinave médiévale : le clergé, la paysannerie, la noblesse et la bourgeoisie. Devinez quel est le visage qui représente cette dernière ? Celui de Louis de Geer... Un Wallon sur un bâtiment aussi emblématique, ça mérite bien une photo !



Médaille représentant Louis de Geer, Premier ministre au 19^e siècle, au Riksdag (Parlement de Suède) © J. Van Belle - WBI



Les vallonbullars, des brioches wallonnes, se dégustent à la boulangerie Grillska Huset à Stockholm © J. Van Belle - WBI



Le cake Princesse Astrid, à découvrir à la boulangerie Grillska Huset (Stockholm) © J. Van Belle - WBI



Salle consacrée aux Wallons au Musée de l'Armée à Stockholm © J. Van Belle - WBI



La boulangerie Grillska Huset

Ce restaurant se trouve dans la vieille ville et bénéficie d'un cadre aussi charmant que désuet puisque la maison date de 1649 ! De quoi donner envie de s'y arrêter pour une pause gourmande. Les plats sont faits maison et au rayon pâtisserie, on peut déguster des Vallonbullars, délicieuses brioches wallonnes et le fameux gâteau princesse

ultra coloré (mélange de pâte d'amande et de génoise), hommage à cette jeune suédoise qui allait devenir la Reine Astrid de Belgique. Mythique !

Le Musée de l'Armée

Considéré comme le meilleur musée de Stockholm en 2005, il raconte l'histoire militaire de la Suède jusqu'à ce que celle-ci décide de rester neutre dans les

conflits. Une visite qui permet d'évoluer dans cet ancien arsenal construit au 17^e siècle. Le plus qui peut rendre fier ? Une salle tout entière est consacrée à l'influence wallonne sur la technologie militaire suédoise.

Le Palais de la Noblesse (Riddarhuset)

Vieux de quatre siècles, il se trouve en plein cœur de la capitale. Ce lieu de rendez-vous de la noblesse est magnifique. Aujourd'hui, plus de 2.000 familles ont leur blason familial accroché dans la grande salle. Parmi celles-ci : quatre viennent de Wallonie, chacune d'elles anoblée pour services rendus à la Couronne suédoise. Il y a les de Geer avec évidemment Louis considéré comme le père de l'industrie. Il y a les de Besche avec Willem, le cerveau technique de la migration pour le travail du fer et la production de canons. Il y a les deux frères Reenstierna, propriétaires de bruks et enfin, les Cronström, originaires de Liège et arrivés en Scandinavie au 17^e siècle.



Collection de vaisselle bleue au Palais de la Noblesse (Riddarhuset) à Stockholm © J. Van Belle - WBI

Le Palais de Geer ou Edda Brahe

Situé dans le quartier de Södermalm, ce bâtiment de style baroque hollandais date de la fin des années 1640 et, depuis 60 ans, abrite l'ambassade des Pays-Bas. A l'origine de sa construction, un homme : Louis de Geer. Malheureusement, celui-ci en profitera peu car il décède en 1651, soit un an après la fin des travaux. La propriétaire qui lui succède est une veuve, Edda Brahe, d'où le second nom utilisé parfois pour nommer cet immeuble. Selon une légende, le palais abriterait deux fantômes : celui du roi de Suède, Gustav II Adolf, en quête de son amour de jeunesse, Edda, et, aussi le fantôme d'une dame blanche, apparition de mauvais augure puisqu'elle annoncerait alors la mort de quelqu'un dans la maison.



Le bibliothécaire de la bibliothèque de Jernkontoret à Stockholm et Amandine Pekel, CEC de l'AWEX, penchés sur une lithographie de Louis de Geer © J. Van Belle - WBI



Page de garde de la collection de lithographies « Wallons de Suède » à la Bibliothèque Jernkontoret à Stockholm © J. Van Belle - WBI

La bibliothèque du Jernkontoret (Fédération suédoise des producteurs de fer et d'acier)

Si vous êtes intéressés par l'histoire de l'exploitation minière et de la métallurgie, cet endroit est fait pour vous. Il y a là quantité de matériels disponibles : des livres sur l'histoire économique et sociale, des documents biographiques, des milliers de portraits et d'illustrations de forges. Parmi les pépites : les lithographies de Sixten Haage, un artiste né en 1926 à Stockholm et fortement inspiré par l'histoire des Wallons de Suède puisqu'il a réalisé plusieurs œuvres riches en détails sur le sujet.



Carte de la Wallonie à la Bibliothèque Jernkontoret © J. Van Belle - WBI



Différentes bières sont brassées à Lövestabruk, dont la Belgian Ale, sur base d'une recette trouvée dans les archives du bruk © J. Van Belle - WBI



Statue « Le Travailleur » de Gottbrid Larsson (1917), représentant le forgeron wallon, dans les jardins du Manoir de Geer à Lövestabruk © J. Van Belle - WBI

DANS LA PROVINCE D'UPPLAND, COMTE D'UPPSALA

Au nord de la capitale suédoise, on compte une trentaine de villages industriels, autrement dit des Vallonbruks, dans lesquels les forgerons wallons vivaient et travaillaient. Cadres de vie débordant d'activités avant de devenir des havres de paix. Il faut y aller, d'abord pour découvrir ça, cette nature incroyable, ces forêts fascinantes, ensuite et surtout, pour tous les souvenirs laissés par ces hommes et ces femmes au fort tempérament.

Lövestabruk

Petite commune dont les origines de la forge remontent au Moyen-Âge. D'abord aux mains de paysans locaux, elle devient ensuite propriété de la couronne suédoise qui la confie à Willem de Besche et Louis de Geer, lequel rachète l'exploitation en 1643. Débute alors une longue gestion familiale ponctuée de problèmes à résoudre. En 1719, la guerre du Nord éclate. Les Russes incendient la forge, ce qui oblige Charles de Geer à devoir tout reconstruire. Et il fait bien, car au 18^e siècle, l'usine sidérurgique peut se targuer d'être la plus importante du pays. 1.300 personnes y travaillent alors. Densité de population qui contraste avec celle d'aujourd'hui : Lövestabruk

ne compte plus que 100 habitants. Motif principal : le déclin de la production de fer. À partir de 1926, toutes les installations sont démolies, à l'exception des bâtiments qui restent aujourd'hui préservés. Parmi ceux-ci : le manoir de Louis de Geer datant de 1702. Propriété à voir pour son imposante façade sur laquelle on peut admirer le blason rouge et blanc de la famille, avec la devise en français : « Non sans cause ». Se dessine aussi un drapeau avec le coq wallon, signe qu'on est sur une terre chargée de cette histoire-là. Aujourd'hui, le manoir, ses dépendances et son parc n'appartiennent plus à la famille de Geer mais à une fondation. Sa mission depuis 1986 : sauvegarder le domaine et en trans-

mettre la mémoire au public. A noter, l'église située à quelques mètres de là, très insolite. La cloche ne se trouve pas au-dessus du toit mais en face, de l'autre côté de la route. Elle possède également un magnifique orgue du 18^e siècle.

Forsmark

Connu pour sa centrale nucléaire et pour son centre de stockage de déchets radioactifs situé sous la mer Baltique, cet ancien village wallon est doté d'un plan d'urbanisme typique des 17^e et 18^e siècles, lequel permet d'admirer encore l'église, les logements des travailleurs, le manoir du propriétaire du bruk et le point d'eau près de la forge.



Le Manoir de Geer à Lövestabruk © J. Van Belle - WBI



Habitation d'une famille de forgerons (de style 19^e siècle) à Österbybruk © J. Van Belle - WBI



Norrköping, ville située dans une baie de la mer Baltique, ancienne plaque tournante de l'industrie textile suédoise du 19^e et début du 20^e siècle, a tout pour plaire aux touristes © J. Van Belle - WBI

Österbybruk

Charmant village qui vaut vraiment le détour, car on peut y découvrir des vestiges de la présence d'immigrés wallons et donc comprendre leur vie quotidienne. Coup de cœur ici pour la maison dans laquelle logeait une de ces familles. En entrant là, on ressent tout de suite le passé. Il y a le salon avec les cadres photos, le phonographe, les napperons, le vieux fauteuil... Il y a la cui-

sine et le hall d'entrée... Images de carte postale qu'on aimerait emporter avec soi tant le lieu est suranné et joliment conservé. Autre pépite dans ce bruk : la forge, absolument magnifique. Un vrai cadeau pour ceux qui aiment plonger dans l'Histoire. Tout là vous ramène à l'époque où l'usine d'Österby produisait du fer de haute qualité pour l'exportation. Et c'est la seule forge wallonne au monde en son état original !



La statue de Louis de Geer par Carl Milles à Norrköping © J. Van Belle - WBI

La mine de Dannemora

Située à deux kilomètres à peine d'Österbybruk. Elle a été fermée il y a un siècle, car estimée peu rentable, et va rouvrir prochainement grâce à son minerai dont la pureté permet un processus moins énergivore de production de l'acier. Il faut dire qu'elle se trouve sur le premier gisement de fer du monde. Un atout pour les forges upplandaises qui venaient y puiser la majeure partie de leur minerai, lequel acquit ainsi une renommée mondiale.

A NORRKÖPING

Située dans une baie de la mer Baltique, cette ancienne plaque tournante de l'industrie textile suédoise du 19^e et début du 20^e siècle a tout pour plaire aux touristes. Il y a là en effet plusieurs centres d'intérêts, certains particulièrement insolites. Norrköping est la ville qui compte le plus de gravures rupestres au monde (plus de 7.000 !) et son marbre vert foncé est utilisé dans des bâtiments mondialement connus comme le Rockefeller Center à New York. Cerise sur le gâteau : c'est là que les premiers Wallons débarquèrent au 17^e siècle. Histoire encore bien vivace puisque le nom de Louis de Geer est sur tous les panneaux d'indications. Pour en comprendre la raison, on peut aller sur la place Vieille. Là se trouve sa statue sculptée par un Suédois d'origine wallonne, Carl Milles, avec à ses pieds l'inscription suivante : « Ce monument est érigé près des rives où lui-même écoutait autrefois le grondement des rapides et le chant des labeurs. À Norrköping, il a ouvert une usine d'armes et de laiton mais aussi fondé l'industrie textile de la ville ». Ce n'est pas le seul hommage au père de l'industrie suédoise : la magnifique salle de concert et centre de congrès porte aussi son nom. ●



LES SUÉDOIS TOUJOURS SÉDUITS PAR L'EXCELLENCE WALLONNE

Par Nadia Salmi

Si le savoir-faire wallon a fait ses preuves au seizième siècle en Suède, qu'en est-il aujourd'hui ? Focus sur la recherche et l'innovation avec Henri Sprimont, Agent de Liaison Scientifique à Stockholm.*

* Depuis la réalisation de cette interview, le réseau sectoriel de WBI a évolué. Pour plus d'infos, rdv sur le site de WBI.

Un passé glorieux est-il un atout ou un handicap ? Sachant ce que les Wallons ont apporté à la sidérurgie suédoise, on peut se demander s'il est possible de rivaliser avec ses propres ancêtres...

Nous ne sommes pas en compétition avec notre histoire mais plutôt les heureux héritiers d'une amitié qui nous distingue parmi la foule des personnes qui souhaitent collaborer avec la Suède. Les complémentarités scientifiques et technologiques entre nos écosystèmes sont nombreuses. Elles reposent sur la qualité de nos chercheurs et de nos entreprises. L'héritage des Wallons de jadis nous ouvre des portes, sans doute, mais c'est l'excellence des Wallons d'aujourd'hui qui transforme les opportunités en succès.

Mais les Suédois sont à la pointe. Ont-ils encore besoin de nous ?

Le Danemark, la Suède et la Finlande occupent en effet le podium des pays les plus innovants de l'UE. Le bureau de liaison scientifique de WBI basé en Suède couvre ces trois pays. Il s'agit donc d'un avant-poste important pour la Wallonie dans une région leader de l'innovation en Europe et dans le monde. Mais nous avons également tout lieu d'être fiers de notre recherche et de notre innovation. L'excellence wallonne n'est pas seulement connue dans les Pays Nordiques. Elle y est reconnue. Aujourd'hui, la science et l'innovation s'inscrivent dans une logique collaborative. Les suédois ont donc absolument

besoin de nous. Tout comme nous avons besoin d'eux.

Le premier bureau de liaison scientifique de Wallonie-Bruxelles International a été ouvert à Uppsala en 2010. Un clin d'œil à l'Histoire ?

L'aventure des Wallons de Suède s'enracine dans l'innovation. Nous avons compris que, pour rester fidèles à cet héritage, nous devons continuer à travailler ensemble pour construire le futur et ne pas nous limiter à célébrer notre passé commun. C'est cette idée qui a présidé à la création du premier bureau de liaison scientifique de WBI, fruit d'une collaboration avec l'Université d'Uppsala. Depuis 2010, les succès engrangés par ce bureau ont permis de valider le concept d'Agent de Liaison Scientifique avec deux conséquences majeures. D'abord, l'extension de la zone couverte par ce bureau, de la Suède à toute la zone nordique. Ensuite, et surtout, la création d'un véritable réseau de diplomatie scientifique pour WBI, déployé en Suède, au Brésil, aux Etats-Unis, au Canada, en Suisse et en Allemagne.

Quel est le cahier des charges du bureau scientifique ?

Le but est de promouvoir les collaborations entre les acteurs de la recherche et de l'innovation de Belgique francophone et du pays cible. Pour ce faire, nous travaillons avec nos universités, avec les centres de recherche mais aussi avec les entreprises innovantes sur des projets R&D (recherche et dévelop-



La résistance aux antibiotiques est un très gros enjeu de santé publique, un défi mondial même...

peuvent). Nous identifions les complémentarités ainsi que les opportunités de collaboration et organisons des événements scientifiques permettant à nos chercheurs et entreprises de renforcer leurs liens avec les acteurs nordiques.

Un exemple concret de projet ?

De nombreuses collaborations, financées par l'UE à hauteur de plusieurs dizaines de millions d'euros, ont été initiées dans des domaines très variés : le photovoltaïque, le diabète, les batteries, l'économie circulaire, la génomique ou les industries créatives... Une thématique qui nous tient également à cœur est celle de la lutte contre la résistance aux antibiotiques, un enjeu de santé publique majeur qui pourrait causer 10 millions de décès par an en 2050.

La solution passe-t-elle par le développement de nouveaux antibiotiques ?

Oui, mais pas seulement. La résistance est le résultat de l'adaptation des bactéries aux antibiotiques utilisés. Il faut donc, en effet, découvrir de nouvelles molécules pour étoffer notre arsenal. Une tâche ardue à laquelle se vouent notamment des chercheurs de Liège et

d'Uppsala. Mais il y a beaucoup d'autres dimensions à explorer pour répondre à ce défi mondial : l'optimisation de l'emploi des antibiotiques, le développement de vaccins antibactériens, la composante environnementale des résistances, la diplomatie de la santé ou le développement de nouveaux business models basés sur le découplage du revenu généré et de la quantité d'antibiotiques vendue. Nous soutenons la recherche sur toutes ces thématiques, notamment par l'organisation d'une conférence à Uppsala en 2017 ou, en 2023, par celle d'une rencontre dédiée aux matériaux antibactériens.

Après 13 ans passés en Suède, quelles leçons tirez-vous du succès de ce pays en matière d'innovation ?

La mentalité suédoise présente deux caractéristiques essentielles au succès de ce géant de l'innovation. D'abord, un regard très positif sur les nouvelles technologies qui conduit les Suédois à acquérir la maîtrise précoce des nouveaux outils - un avantage concurrentiel important. Ensuite, une ambition assumée d'être leaders mondiaux dans ce qu'ils entreprennent. La conjonction de ces facteurs a permis à Stockholm de devenir l'endroit au monde, après la Sili-

con Valley, où l'on a créé par habitant le plus de licornes, ces start-ups évaluées à au moins un milliard de dollars. Une source d'inspiration pour la Belgique francophone qui pourrait, en suivant cet exemple, convertir davantage sa grande excellence scientifique et technique en succès entrepreneuriaux planétaires. ●

“L’aventure des Wallons de Suède s’enracine dans l’innovation. Nous avons compris que, pour rester fidèles à cet héritage, nous devons continuer à travailler ensemble pour construire le futur et ne pas nous limiter à célébrer notre passé commun.”



Henri Sprimont,
Agent de Liaison
Scientifique
à Stockholm
© WBI



GREENIRON, POUR UNE CIRCULARITÉ DES MÉTAUX ET DE L'INDUSTRIE MINIÈRE

Par Nadia Salmi

L'impact des Wallons dans l'industrie suédoise fut tel qu'aujourd'hui encore certaines entreprises se revendiquent de ce passé lumineux. C'est le cas de GreenIron, basée à Stockholm et spécialisée dans le recyclage des matériaux secondaires contenant du fer et de l'acier. Explications avec Tanja Ilic, CCO de GreenIron.



GreenIron recycle des matériaux provenant de l'industrie du fer et de l'acier sans combustion
© J. Van Belle - WBI



LA PROMESSE

« Plus de circularité, moins de mine », tel est le slogan de l'entreprise qui propose de fabriquer sans combustion des métaux à partir de magnétite, d'hématite, d'autres matériaux oxydés comme le fer ou le cuivre pour n'en citer que quelques-uns, des minéraux, des déchets et des produits résiduels provenant des industries de l'acier, de l'exploitation minière ou encore de

la fonderie. « Nous avons un four de démonstration avec lequel nous avons testé différents matériaux du monde entier, à l'exception du pôle Nord et du pôle Sud. Nous prenons dans les mines de fer des granulés laminés à froid et on les roule pour les mettre dans le four afin d'en faire de l'acier. Ce dernier est un matériau fantastique car vous pouvez le recycler de nombreuses fois. Et cette circularité est importante pour nous ».

LE PRINCIPE

Le processus pour remplacer les énergies fossiles par de l'hydrogène vert dans la production métallurgique n'a aucune empreinte carbone. Les seules émissions sont l'eau et les métaux.

En effet, GreenIron a développé une technologie de four qui peut convertir une grande quantité d'oxydes métalliques différents en métaux purs, et ce,



↑
La technologie de GreenIron a été imaginée à la fin des années soixante par Hans Murray, co-fondateur de la société
© J. Van Belle - WBI

←
La société GreenIron est spécialisée dans le recyclage des matériaux secondaires contenant du fer et de l'acier
© J. Van Belle - WBI

en utilisant de l'hydrogène et pas du charbon. « Dans une aciérie, il y a des étincelles, de la chaleur, des matériaux en fusion alors qu'avec notre procédé, il n'y a pas de cheminée, pas de fusion, pas de déchets. Il n'y a que de l'eau qui en sort. L'avantage de l'utilisation de l'hydrogène est mathématique : le produit résiduel est d'environ 300 litres d'eau ordinaire par tonne de matière entrante au lieu des 2 tonnes de CO₂ fournies par les technologies basées sur les combustibles fossiles ».

LA GENÈSE

La technologie évoquée ici a été imaginée à la fin des années soixante par Hans Murray, co-fondateur de GreenIron. À l'époque, ce métallurgiste teste et perfectionne avec son équipe un processus inédit dans un four à grande échelle pour la production pendant une durée limitée. Percée positive en 1971. Le premier produit en acier sans fossile est développé. Une première dans le monde. Le souci, personne ne

s'y intéresse. Les questions environnementales ne sont pas à l'ordre du jour. « C'est un double regret. Professionnellement, je pense que notre compagnie serait à un autre niveau aujourd'hui si on avait utilisé cette technologie à l'époque. Et personnellement, quand je serai grand-mère, j'aimerais laisser une planète habitable à mes petits-enfants... Je dis ça et malgré tout, je ne crois pas qu'on ait perdu du temps. On a appris de nouvelles choses depuis les années septante, notamment du point de vue de l'efficacité énergétique et de la maintenance ».



LE COUP D'ENVOI EN 2018

Avec les différents rapports du GIEC, le problème des émissions de CO2 est devenu un sujet de préoccupation. De quoi rebooster GreenIron, surtout après l'Accord de Paris en 2015. A partir de là en effet, plus rien ne va l'arrêter dans son envie de mettre au point sa technologie révolutionnaire... La preuve : trois ans plus tard, la compagnie dépose son premier brevet auprès de l'Office suédois de la propriété intellectuelle. Six autres suivront ensuite. Et en 2021, on pense à commercialiser ce qui a été inventé. Chance : GreenIron est repérée par FAM, la société d'investissement de la famille Wallenberg, la plus riche et la plus influente de Suède, qui la soutient. Les investisseurs sont des références : Almi Invest Green Tech Fund et FAM. « Pour convaincre et rallier les gens à notre projet, il faut être attractif. Ici, le coût de la production d'acier varie en fonction du tarif de l'électricité et de l'hydrogène, ce que nous ne pouvons

contrôler. Mais on voit beaucoup de pays intéressés dans le monde. Et c'est logique, certains dépendent encore fortement de l'industrie minière et de l'acier ». Et cette dernière pollue énormément : elle représente environ 8% des émissions mondiales de CO2.

POUR QUI ?

GreenIron n'a pas la folie des grandeurs. Ce qui l'intéresse pour le moment, ce sont les projets à petite échelle. « Nous n'avons pas vocation à maximiser les profits mais à faire le bien, en misant sur la circularité. Pour cette raison, nous voulons que notre technologie soit diffusée et utilisée correctement ». ●



“ Nous n’avons pas vocation à maximiser les profits mais à faire le bien, en misant sur la circularité. Pour cette raison, nous voulons que notre technologie soit diffusée et utilisée correctement ”.

Tanja Ilic,
CCO de GreenIron
© J. Van Belle - WBI

LES PIEDS SUR TERRE ET LE NEZ DANS LES ÉTOILES



Par Philippe Vandenberg

Artichok est un des programmes du Bureau International Jeunesse (BIJ) qui soutient des jeunes artistes à l'international. Avec un succès qui ne se dément pas au fil des années. La Suède offre un exemple intéressant.

Ces dernières années, la Suède a attiré bon nombre de nos jeunes artistes. Sans qu'on se l'explique vraiment si ce n'est la véritable fascination que peut procurer le Soleil dit de Minuit quand, à l'approche du solstice d'été (21 juin) le soleil ne se couche jamais. La **Compagnie Cellule Souche** de Bruxelles a ainsi participé à une résidence théâtrale sur l'île de Gotland, à l'est de la Suède, pour un événement intitulé *Variété Hablingbo*. L'idée était de présenter un spectacle dans la totale obscurité, histoire de prendre le contrepied de cette légendaire lumière. Un projet qui ne devait pas compromettre la sécurité des spectateurs. Un défi cornélien auquel un technicien local a trouvé un début de solution en faisant en sorte que le public soit ébloui par des projecteurs habilement dissimulés.

Il a encore fallu monter un chapiteau, fabriquer des gradins et ne pas renoncer à cette toile de tulle de 8 m sur 8 qui devait voler au-dessus du public, accompagnée d'une vingtaine de bruits qui devaient se déclencher à des

moments très précis. Et ceci sans régisseur attiré. Vingt-cinq représentations étalées sur cinq semaines ont permis d'affiner la réalisation. Mais le succès était au bout.

« L'équipe accueillante était une équipe jeune. Ce n'était que la deuxième fois qu'ils organisaient cet événement », écrit la Compagnie dans son rapport d'activités. « La collaboration a été un vrai échange tant sur le plan artistique que technique. Nous leur sommes reconnaissantes pour cette unique opportunité. Et nous sommes reconnaissantes aussi à Artichok pour ce soutien financier sans lequel nous aurions difficilement pu y aller ».

UNE CRÉATION DE A À Z

Heiko Klant s'est lancé lui dans un projet tout aussi audacieux, *Dark/Light*, qui s'étalait de juin à décembre - soit de la période la plus lumineuse à la période la plus sombre de l'année, près d'Uppsala, à 70 kilomètres au nord de Stockholm. Là aussi l'objectif était de moduler l'obscurité comme base d'une performance.

Il a fallu créer tout de A à Z en surmontant les problèmes locaux comme les limites en eau potable sur le site. Cela n'a toutefois pas découragé l'équipe qui, semaine après semaine, mois après mois, a peaufiné sa production dans les moindres détails de la création des costumes à l'apprentissage de l'oshiroi, une technique de maquillage du théâtre japonais.



Heiko Klant en plein processus de création de costumes pour son projet « Dark/Light » © Heiko Klant

Le grand jour de la représentation est arrivé le 8 décembre dans et devant l'Uppsala Konsert & Kongress. Le public était en effet invité à visiter une installation de lumières devant l'immeuble puis à assister à une conversation entre la chorégraphe et l'artiste lumière autour du thème de l'obscurité à la lumière avant d'assister à la performance.

« La participation à ce projet m'a permis d'approfondir mes connaissances dans la méthodologie de la compagnie », écrit l'auteur. « Le fait d'être inclus dans tous les aspects autour de la création scénique m'a permis d'acquérir de nouvelles connaissances notamment dans la conception et la création de costumes. J'étais également confronté aux problèmes esthétiques et techniques par rapport à la création de lumière. Une expérience de création vraiment holistique ».

UN BLUE MONDAY EN JUILLET

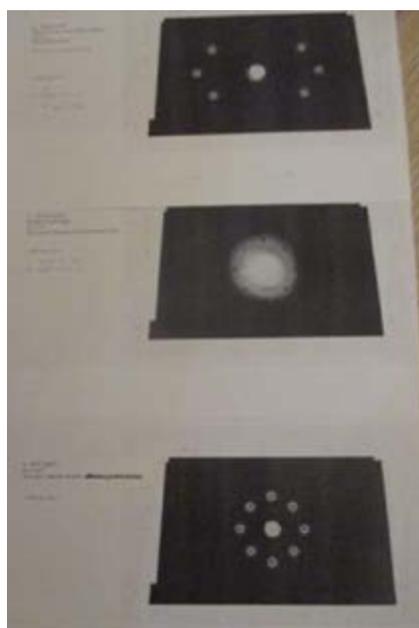
Un projet artistique peut aussi, parfois, prendre des détours inattendus. Intitulé *Blue Monday*, mais se situant en juillet dans l'Ingaland, il a permis à l'artiste de rencontrer sa grande tante Sol Britt à Stockholm. Le point de départ d'une belle aventure, faite d'autres rencontres et d'immersion totale sur le terrain et sur l'eau puisque pas mal de prises de vues ont eu lieu depuis... un kayak.

Un ingénieur image local a même mis à disposition son matériel pour créer une salle de montage dans un cabanon et ne pas perdre ainsi les premiers rushes que l'on imagine d'une beauté à couper le souffle. Sans oublier les captations de sons à l'état naturel.

« Finalement notre rencontre la plus intense de ce projet Artichok a été avec la communauté d'Ingaland » explique l'artiste. « Des liens solides se sont tissés et des perspectives d'autres collaborations ont été entrouvertes. Les objectifs du projet ont été atteints. Nous avons même été emportés par la générosité de toutes nos rencontres et les possibilités qu'elles nous offraient ».



Apprentissage de l'application du maquillage traditionnel japonais, « Oshiroi », dans le cadre du projet « Dark/Light » de Heiko Klant © Heiko Klant

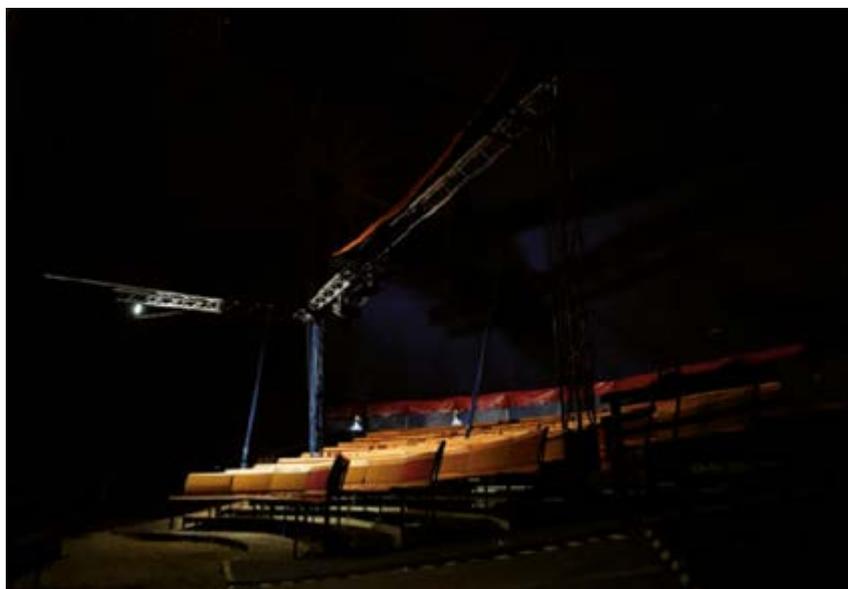


↑
Workshop autour du projet
« Dark/Light » de Heiko Klant
© Luscious 2010

←
Plan du déroulement de la performance
« Dark/Light » de Heiko Klant créé avec
l'artiste lumière Ingrid Hu © Heiko Klant



La Compagnie Cellule Souche de Bruxelles a participé à une résidence théâtrale sur l'île de Gotland pour un événement intitulé « Variété Hablingbo » © Cie Cellule Souche



Le montage du gradin du chapiteau était un défi pour la Cie Cellule Souche © Cie Cellule Souche



La résidence a permis à la Cie Cellule Souche de réparer son matériel © Cie Cellule Souche

COUP DE POUCE À L'INTERNATIONAL

Ces projets ont reçu le soutien du **Programme Artichok** géré par le **Bureau International Jeunesse (BIJ)**.

Il s'agit en effet d'un premier « coup de pouce » à l'international pour des jeunes artistes.

Il est ainsi possible de développer plusieurs types de projets : participer à un festival à l'étranger ou une formation, organiser une création/résidence en partenariat avec des artistes, soit à l'étranger, soit en les accueillant en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Les jeunes artistes francophones (ayant terminé un cursus artistique) peuvent déposer un projet tous les 1^{er} du mois, pour un projet pouvant commencer 6 semaines plus tard.

Une centaine de jeunes artistes sont ainsi annuellement soutenus par le BIJ, via le programme Artichok.

« En cas de sélection par le Comité, le soutien du BIJ peut aller jusqu'à un montant de 1.000€ maximum pour un projet individuel et de 1.500€ pour un projet de groupe dans le cadre d'une prise en charge de la mobilité internationale tandis que dans le cadre d'un accueil en Fédération Wallonie-Bruxelles, le montant peut aller jusqu'à 1.000€ », précise **Amal Hamich**, en charge du programme, dont une grande partie du travail consiste à, disons, « conscientiser » les artistes dans le feed-back personnel de leur projet afin de clôturer les dossiers.

En soutenant les jeunes artistes dans leurs processus de création à l'étranger et en finançant leurs transports internationaux, le BIJ permet aux artistes une immersion dans d'autres cultures, une ouverture à d'autres réalités inspirantes. En échange, le BIJ attend des artistes un partage, avec un retour sur ces expériences riches de rencontres afin d'affiner, d'améliorer et de faire connaître auprès des jeunes les opportunités qu'offrent des programmes comme Artichok. ●

www.lebij.be

Programmes gérés par le BIJ

SPÉCIFIQUES AU BIJ

Artichok : aide financière pour permettre aux jeunes artistes de participer à des formations ou événements en ligne / résidences à l'étranger et accueil d'artistes étrangers. Pour les 20-35 ans.

Appels à projets : en 2022, deux appels à projets ont été lancés : l'appel « Citoyens en Action » dans le cadre de l'Année Européenne de la Jeunesse et l'appel « Droits humains, Droits Sociaux » qui visait à soutenir des projets citoyens et engagés à travers des actions concrètes et/ou de sensibilisation.

Axes Sud : aide financière pour des échanges de jeunes de Wallonie et de Bruxelles avec des jeunes de pays prioritaires d'Afrique francophone. Pour les 16-35 ans.

Bel'J : aide financière pour des projets de volontariat dans une autre communauté belge et des rencontres de jeunes des 3 communautés. Pour les 12-25 ans (rencontres) et 16-30 ans (volontariat).

Entrechok : aide financière pour permettre aux jeunes porteurs d'un projet entrepreneurial de participer à des salons ou des formations et rencontrer des partenaires à l'étranger. Pour les 20-35 ans.

Mini mob : appel à projets qui encourage les jeunes à découvrir un autre milieu, un autre quartier, d'autres structures ou d'autres lieux de vie... Pour les 13-25 ans.

Québec : aide financière pour des immersions professionnelles et projets de rencontres ou partenariats de l'autre côté de l'Atlantique. Pour les 16-35 ans.

Tremplins Jeunes : aide financière pour une immersion linguistique ou professionnelle à l'étranger. Pour les 18-35 ans.

AVEC L'EUROPE

Erasmus+ Jeunesse : aide financière pour des projets européens menés par des jeunes de 13-30 ans et des travailleurs de jeunesse, animateurs, autorités locales...

Corps européen de solidarité : volontariat et projets de solidarité en Belgique ou à l'étranger.

Eurodesk : réseau européen d'information des jeunes.

ASSEMBLÉE DES RÉGIONS D'EUROPE

Eurodyssée (volet Wallonie) : aide financière pour des stages professionnels en Europe. Pour les 18-35 ans.

Projets en partenariat

En 2022, le BIJ, en collaboration avec des partenaires internationaux, a mis en place différents projets où des participants de la FWB se sont rendus à l'étranger (KIKK Festival, Semaine numérique au Québec, Festival Empow'her à Paris, Vivants! en Tunisie...).

EN CHIFFRES



3.139 :
nombre de candidatures
FWB sélectionnées



1.482 :
nombre de candidatures
hors FWB sélectionnées



4.261 :
total en 2022, des jeunes
sélectionnés pour **297** projets

Depuis 2021, les bénéficiaires peuvent désormais déposer et suivre l'évaluation de leurs projets en ligne! La plateforme a été lancée en toute fin du confinement et depuis tous les dossiers des programmes BIJ (Québec, Axes Sud, Tremplins, Artichok, Entrechok, Bel'J) sont déposés en ligne et sont intégralement consultables et gérables sur écran. L'impression de papier est limitée et le système intègre également l'évaluation des retombées et compétences acquises après la réalisation du projet.

AVIGNON 2023

DE L'ART ET DU FESTIVAL

Par Sylvia Botella

En 2023, le Festival d'Avignon et le Festival Off confirment leur enracinement dans le réel, les portes grandes ouvertes vers l'Histoire, l'intime et l'universel, inventant un éventail d'écritures et d'imaginaires d'une grande diversité et une pluralité de visions du monde souvent engagées. Un succès auprès de la critique comme du public. La Belgique brille.

Cette année plus qu'une révolution, c'est la vie à nu qui domine Avignon 2023, mais sans se contenter de l'enregistrer. Ou la pétrifier. Au contraire, il s'agit de la porter jusqu'à hauteur des arts vivants pour l'exalter, au plus près du désir des artistes en pleine émancipation. Le Festival d'Avignon cristallise l'énergie et les préoccupations de son temps. Il s'impose comme la matrice des expérimentations des artistes et surtout des femmes qui posent un geste artistique très radical sur les rapports entre théâtre et réel, ouvrant d'autres portes vers l'Histoire, l'intime et l'universel. Et surtout, refondant avec brio une solidarité agissante et une assemblée humaine debout.

Au Festival Off, nous sommes sensibles à la conception de la programmation d'**Alain Cofino Gomez**, qui se développe, s'enrichit au **Théâtre des Doms** - Pôle Sud de la création en Belgique francophone. Son côté sériel. Avec en son cœur le Prix Jo Dekmine décerné à l'étonnante artiste pluridisciplinaire Castélie Yalombo. « *Lorsque j'ai commencé à opérer des choix de programmation, j'ai pris conscience qu'il y avait là des Parcours Flamboyants de femmes, à la fois signifiants et significatifs. Le fait de se tenir tout près d'une femme, artiste ou non, marquée par les violences, les accidents ou les luttes, et la suivre est un geste artistique puissant* », explique le directeur du théâtre.

Et un gage de réalité qui permet d'englober beaucoup de choses, intimement liées à la misogynie mondiale et à la remise en question constante de l'émancipation des femmes, pointées par le sociologue Abram De Swaan durant les dixièmes « Rencontres Recherche et Création » de l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) et le Festival d'Avignon. C'est le point où les émotions deviennent partageables. Elles « *traduisent la compassion, les révoltes, la résilience, l'espoir, la violence, qui toujours nous renvoient brillamment un autre regard sur nous, un autre regard sur notre être. Parce que beaucoup l'ont dit dans leurs spectacles, tout revient à une question d'identification. Et finalement, ce n'est que Ode à la vie, ici* », souligne **Pascale Delcomminette**, Administratrice générale de WBI et de l'AWEX.

Pour le metteur en scène et dramaturge portugais **Tiago Rodrigues**, prendre la direction du Festival d'Avignon, qui appartient un peu à tout le monde dans l'inconscient collectif, c'est vertigineux. C'est comme un *café lumineux pour l'Europe* inspiré de la pensée de Georges Steiner où les artistes inventent les arts vivants, en débattant et partageant des expériences et des pratiques artistiques très diverses au cœur de la vie citoyenne. C'est comme un café à la belge où l'on y croise « *l'une des légendes de la danse, l'artiste Anne Teresa De Keersmaeker* » dont *Exit above* marque le second tournant majeur dans son œuvre. Et « *pour la première fois, Patrick Corillon, sorte de sorcier de la poésie et des objets* », interpelle Tiago Rodrigues. L'artiste y présente le projet *Portrait de l'artiste en ermite ornemental* avec Dominique Roodthoof. Visuellement saisissant, un mélange riche et composite



Alain Cofino Gomez,
Directeur du Théâtre des
Doms
© J. Van Belle - WBI



Pascale Delcomminette,
Administratrice générale
de WBI
© J. Van Belle - WBI



Tiago Rodrigues,
Directeur du Festival
d'Avignon © Christophe
Raynaud de Lage - 2023

de flamboyance, de spectacle, d'exposition, d'éditions, de films d'animation, de rencontre littéraire et de colloque qui impose plusieurs régimes d'images, de rythmes et de temps. Comme dans *Le Jardin des Délices* de Philippe Quesne, ce qui impressionne dans l'œuvre de Corillon, c'est l'importance constante de l'imaginaire. Ici, la matière n'a pas de fin. Au Festival, on y retrouve aussi Clément Papachristou - artiste associé du Théâtre National Wallonie-Bruxelles (TNWB) - et son frère Guillaume en situation de handicap dans la proposition de Chiara Bersani et Marco D'Agostin, qui font dialoguer corps et paysages dans la pièce en décors naturels *Paysages partagés* de Caroline Barneaud et Stefan Kaegi. Ou encore le danseur Mohamed Toukabri, associé au Théâtre Les Tanneurs, qui questionne le deuil avec Luca Giacomo Schulte dans le rituel artistique *For the Good Times à Vive le sujet !*, tentatives proposées par le Festival d'Avignon et la SACD. « *Je le dis avec la tendresse du Portugais que je suis : ce petit pays d'une terrassante densité d'artistes, rayonne. Il pourrait à lui seul composer une édition du festival* », poursuit le directeur.

VISIONS DU RÉEL

Entre l'adaptation de Julie Deliquet du film documentaire culte de Frederik Wieseman *Welfare* sur les déclassés dans les années 1970 à New-York et la manière singulière de Patricia Allio de questionner les politiques migratoires dans *Dispak Dispac'h*, se pose une question en creux : comment réarticuler théâtre documentaire et théâtre documenté, art et politique, art et militantisme ? Pour Julie Deliquet, pas question d'imiter la mise en scène de Wieseman dans la Cour d'honneur du Palais des Papes transformée en gymnase, ni l'ancrer dans le présent. Pour que l'alchimie entre le documentaire et la fiction théâtrale opère de manière féconde, l'artiste s'attache à la langue comme muscle. Dans la joute verbale, les invisibles usent de stratégies pour poser des mots sur leur situation et bénéficier de droits sociaux. Dans *Dispak Dispac'h*, **Patricia Allio** se « sert de la scène comme d'un espace de réanimation sensible » : elle fabrique une communauté de témoins



« *Portrait de l'artiste en ermite ornemental* » de et par Patrick Corillon et Dominique Roodthoof © Christophe Raynaud de Lage



« *Dispak Dispac'h* » de Patricia Allio © Christophe Raynaud de Lage

en mouvement, capable d'écouter la langue juridique, et accueillir ses vulnérabilités dans un dispositif safer. Ici, « *le théâtre est insubstituable, car ce qui s'y passe ne pourrait pas se passer dans une salle de conférence. On ne pourrait pas y réunir le boulanger gréviste de la faim qui a fondé l'association patrons solidaires, la vice-présidente de la Ligue des droits de l'homme et le co-fondateur de Utopia 56. S'il se passe quelque chose, c'est parce que le rôle de témoin est performatif* », insiste la metteuse en scène.

Au Théâtre des Doms, dans cette même vague de dépassement du réel, l'artiste associée du TNWB **Gaia Saitta** innove en un sens dramaturgique le fait divers. A l'instar du travail de Tim Crouch - soulignons le splendide *Truth's a Dog Must to kennel* - elle muscle la communauté spectatorielle : « *Un jour, Christiane Jatahy m'a dit : il s'agit moins de représenter l'histoire tragique d'Irina*



« *Welfare* » de Julie Deliquet © Christophe Raynaud de Lage



« Je crois que dehors c'est le printemps » par Gaïa Saitta au Théâtre des Doms © J. Van Belle - WBI



« Méduse.s » par le Collectif La Gang au Théâtre des Doms © J. Van Belle - WBI



« Marche Salope » par Céline Chariot au Théâtre des Doms © J. Van Belle - WBI



« Iphigénie à Splott », une production du Théâtre de Poche au 11-Avignon © J. Van Belle - WBI

qui a perdu ses fillettes que raconter la manière dont elle imprime ton cœur. L'idée a fait son chemin. Cette histoire nous appartient. Le public est le sujet de l'histoire. La communauté, c'est nous. Je crois que dehors c'est le printemps est à la fois un rituel et une maïeutique. À l'entrée du public, je désigne neuf personnes qui acceptent de raconter l'histoire avec moi. Elles ne ressemblent pas aux protagonistes de l'histoire afin de nous affranchir du réel. La fiction nous libère ».

Dans *Méduse.s*, créé au Festival Émulation, La Gang mélange les histoires de viol de femmes entendues en voix off au grand mythe grec Médusa - violée par le dieu Poséidon et transformée en monstre par la déesse Athéna. Elle donne ainsi à voir quelque chose de plus grand que nos « petites histoires » : l'intime mène à l'universel.

La photographe **Céline Chariot**, sous l'œil attentif de Jean-Baptiste Szozot, performe la scène de crime dans *Marche Salope*, créé au Festival de Liège : « Si je traite du viol et de la mémoire traumatique en (dé)composant la scène de crime et produisant des images, c'est parce qu'on oublie trop vite que le viol est un crime jugé aux Assises. Ce qui est rarement le cas à cause de l'encombrement des tribunaux. En réalité, les violeurs sont moins accusés de viol que d'agression sexuelle devant le tribunal correctionnel. Et donc, passibles de peines plus légères ».

D'autres artistes attisent le style comme porteur de fond. C'est le cas de **Gwendoline Gauthier**, qui interprète *fast and furious* Effie dans *Iphigénie à Splott* de Gary Owen au Théâtre 11. Une jeune fille dont la vie est une sempiternelle lutte dans les quartiers populaires de Cardiff : « À la manière des habitants de Cardiff, je parle très vite. Ce parti pris interroge profondément les liens entre écoute et intérêt : les spectateurs regardent avec leurs oreilles. Ils incorporent et conscientisent davantage l'impact tragique de la politique sur notre existence. Et surtout, plus largement, que les jeunes filles sont en première ligne de la pauvreté ».



« Carte noire nommée désir » de Rebecca Chaillon © Christophe Raynaud de Lage

LA MÉMOIRE DANS LE PRÉSENT

« Tu es un moi possible dans le passé. Je suis un toi possible dans le présent... un océan de mots nous sépare », récite la poétesse Lesley-Ann Brown sur la vidéo de l'artiste dano-trinidadienne Jeanette Ehlers dans l'exposition *Søsterskap* aux Rencontres de la photographie d'Arles. Cette phrase à elle seule pourrait condenser les pièces **Carte noire nommée désir** de Rebecca Chaillon et **Marguerite : Le feu** de l'artiste autochtone franco-anichinabée Émilie Monnet, qui offrent un contre-champ intéressant au spectacle **Angles morts** de Joëlle Sambé au Théâtre des Doms. Elles interrogent le féminisme intersectionnel, la colonisation et le racisme en France et au Canada au gré d'une dramaturgie disruptive, non linéaire qui renvoie elle-même aux sautes de l'Histoire. Si cela produit un effet de surprise, c'est parce qu'on est ici dans l'après-réconciliation : on ne cherche plus à concilier les histoires, les points de vue ou les ressentis divergents. C'est sans doute dans cet écart que naît l'agora démocratique si fascinante à observer dans la salle. Et la possibilité d'un nouvel imaginaire humaniste.



« Marguerite, le feu » d'Émilie Monnet © Christophe Raynaud de Lage



« Angles morts » par Joëlle Sambé au Théâtre des Doms © J. Van Belle - WBIw

Pour la première fois, et en dépit du service d'ordre mis en place très vite par la direction du Festival d'Avignon, l'équipe artistique de *Carte Noire* a fait l'objet de violences : doigts d'honneur, « on est chez nous », agression physique. « À Avignon, on est sur un trône. Jusqu'à présent, il n'y avait jamais eu de femmes

noires qui traitent des questions coloniales et du racisme en France programmées au Festival d'Avignon. Forcément, cela fait grincer des dents dans le Vaucluse où le Rassemblement national a remporté les élections législatives », explique la performeuse bruxelloise **Ophélie Mac**.



« A Noiva e o Boa Noite Cinderela » de Carolina Bianchi et Cara de Cavallo © Christophe Raynaud de Lage



Le discours sur le Mariage pour tous de Christiane Taubira lu par Sandra van de Kamp dans le cadre des « Lectures Unique en son genre » au Théâtre Episcène © Joséphine Devillers



« Y'a brûler et cramer » par Camille Freychet à la Garden Party du Théâtre des Doms © J. Van Belle - WBI

Autre spectacle important, *A Noiva e o Boa Noite Cinderela* de Carolina Bianchi et Cara de Cavallo. Perfusé au GHB, s'appuyant sur la performance de l'Italienne Pippa Bacca, violée et tuée en 2008 en Turquie alors qu'elle ralliait, en robe de mariée et en autostop, le Moyen-Orient depuis l'Italie, et s'ancrant dans l'Histoire de l'Art de la performance féministe, le spectacle libère une profonde réflexion sur la condition de la femme. Qu'est-ce qu'être femme ? Qu'est-ce que signifie être partout chez soi ? Des questions qui traversent avec fulgurance le bleu délicat des œuvres de Hanieh Delecroix et les photographies de Fatimah Hos-saini, qui côtoient les photographies urbaines de la Bruxelloise Alexandra de Laminne dans sa galerie Petit Paradis, dans le cadre du Pavillon du futur Iran initié par le Théâtre La Manufacture. Enfin, ce qui est passionnant, c'est de (ré) écouter le discours sur le Mariage pour tous prononcé par Christiane Taubira à l'Assemblée nationale en 2013, lu par **Sandra van de Kamp** dans le cadre des *Lectures Unique en son genre* coordon-

nées par Sébastien Hanesse au **Théâtre Episcène**. On se rend compte à quel point certains mots sont encore la chair à canon de l'extrême droite. Et qu'aucun droit n'est acquis.

CONSCIENCE, PERCEPTION ET ÉCRITURES DE SOI

Comment parler de soi ? Comment donner à voir et ressentir un ébranlement intime ? A quelle distance se tenir d'un visage en larmes ou tordu par la douleur ? Ou encore par la colère ? De tels visages, de telles questions, de telles émotions, on les a vus, on les a éprouvés dans plusieurs pièces à l'apparence « modeste » qui montrent bien qu'il n'y a pas de « petites pièces » : *Kheir Inch'Allah* de Mohamed Ouachen et Yousra Dahry au Théâtre Episcène ; *Grosse grosse grosse* de Guillaume Druetz à la Scala Provence. Ou bien *Y'a brûler et cramer* de Camille Freychet ; *Beat'ume* de Z&T, *Le Solo* de Lucie Yerlès et Gaspar Schelck de Marie Burki, *Dominique toute seule* de Marie Burki, *Voie, Voix, Vois* de Antoine Leroy, Gaël Santisteva et Saaber Bachir au Théâtre des Doms. Ou encore *À cheval sur le dos des oiseaux* de Céline Delbecq aux Halles ; *Water, l'atterrée des eaux vives* de Castélie Yalombo et *Balec* de Chloé Beillevaire & Sabina Scarlat à La Belle Saint Denis. C'est dans leurs multiples passages entre luttes joyeuses et abatement, entre cruauté et malaise comique, entre écrasement et apothéose que ces pièces parcourues par une humanité incroyablement vibrante relèvent à la fois du geste singulier et de l'universel. « Si j'ai été amenée à questionner ma féminité, ce n'est pas parce que je suis une femme en 2023. Et que toutes les femmes, de la bourgeoise à l'ouvrière, se posent cette question. C'est sans doute pour cela que *Kheir Inch'Allah* est universel. Nous nous retrouvons dans nos souffrances. Même si elles prennent des formes différentes, elles nous traversent de la même manière », insiste **Yousra Dahry**.

C'est la force d'un festival comme Avignon, les mouvements peuvent tout aussi bien venir de la périphérie que du centre. C'est en ce sens que les ar-



« Le Solo » de Lucie Yerlès et Gaspar Schelck dans le cadre de Occitanie fait son cirque en Avignon © J. Van Belle - WBI



« Dominique toute seule » par la Cie au Détour du Cairn au Théâtre des Doms © J. Van Belle - WBI



« Voie, Voix, Vois » par Antoine Leroy, Gaël Santisteva et Saaber Bachir à la Garden Party du Théâtre des Doms © J. Van Belle - WBI



« Kheir Inch'Allah » par Yousra Dahry au Théâtre Episcène © J. Van Belle - WBI

tistes belges peuvent y susciter l'espoir et nourrir de belles promesses d'avenir. Ils nous rappellent à cette vérité : à Avignon, nous nous y voyons comme nous devons exister. Par (le) cœur. ●

<https://www.lesdoms.eu/>
<https://www.episcene.be/>
<https://festival-avignon.com/>

EN RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO, LA THÉMATIQUE DU « **GENRE** » AU CŒUR DU TRAVAIL DE L'APEFE

Par Laurence Briquet

Dans les provinces du Haut-Katanga et du Kongo-Central (en République Démocratique du Congo), l'APEFE travaille sur l'évolution des normes liées au genre au sein des organisations paysannes (pisciculteurs au Kongo-Central et maraîchers au Haut-Katanga) mais aussi sur l'égalité entre les filles et les garçons en milieu scolaire, à travers le programme IFADEM basé à Lubumbashi, dans le Haut-Katanga.



© APEFE asbl

Diverses enquêtes ont montré que la République démocratique du Congo (RDC) est « l'une des nations du monde où il est le plus difficile pour les femmes et les filles de vivre dans la dignité ». Les inégalités entre les hommes et les femmes sont présentes dans tous les secteurs, de la participation à la vie politique à l'accès aux ressources (financières, naturelles, juridiques).

Les violences à l'égard des femmes restent un phénomène répandu, où se mêlent accès limité aux services relatifs à la santé reproductive et sexuelle et aux droits connexes, faible statut social des femmes et des filles mais aussi contribution très active des femmes aux activités productives. Contribution qui est égale voire supérieure à celles des hommes, malgré le fait qu'une grande partie de leur travail reste non rémunérée et non reconnue.

Ce système patriarcal a aussi des conséquences sur les hommes et les garçons, en restreignant leurs expressions comportementales et sentimentales tout en érigeant des formes de masculinité injustes, répressives et parfois très toxiques.

EN MILIEU RURAL

C'est dans ce contexte qu'en 2021, l'**APEFE (Association pour la Promotion de l'Education et de la Formation à l'Etranger)** a travaillé sur un appel à projets appelé « Mobali po na Mwasi » qui signifie « l'homme pour la cause de la femme », en Lingala, une des langues de la RDC. Ce projet se penche sur les transformations des normes liées au genre en milieu rural. Dans ce cadre, plusieurs activités ont déjà été réalisées, dont le développement d'outils de sensibilisation à destination d'un très large public.

« L'APEFE travaille dans les provinces du Haut-Katanga et du Kongo-Central, pour ce qui concerne l'évolution des normes liées au genre au sein des organisations paysannes (pisciculteurs au Kongo-Central et maraîchers au Haut-Katanga) ainsi que sur l'égalité entre les filles et les garçons en milieu scolaire, à travers le



Les animateur.ice.s lors de la formation sur le genre et la masculinité positive © APEFE asbl



© APEFE asbl

programme IFADEM basé à Lubumbashi, dans le Haut-Katanga », explique **Anto Mulanga**, Conseillère Genre et Education au sein de l'équipe APEFE en RDC.

« L'appel à projets touche deux thématiques. La première vise à changer les normes de genre et promouvoir les masculinités transformatrices, la proposition concernant les défis et réalités de terrain pour lutter contre les stéréo-

types toxiques, au sein des groupements agricoles dans les filières cacao, pisciculture, maraîchage, ainsi que dans les écoles et l'ensemble des communautés rurales et semi-urbaines. La seconde consiste à renforcer les capacités institutionnelles de la SOFEPADI - organisation congolaise partenaire active dans la défense des droits humains et en particulier ceux des femmes - pour élargir son champ d'action et ses expériences



© APEFE asbl

sur d'autres provinces et d'autres secteurs en travaillant avec les organisations paysannes et les écoles ».

FORMATION DES ANIMATEURS

En ce qui concerne le premier axe, il a notamment inclus la formation des animateurs et chefs d'établissement dans les masculinités positives et la déconstruction des stéréotypes de genre. « Ces formations visent le renforcement des capacités de 150 animateurs et ou formateurs bénévoles des organisations des producteur.ices et 150 inspecteur.ices et/ou chef.fes des établissements scolaires (encadré.es par le programme d'apprentissage à distance des maîtres d'école primaire IFA-DEM) dans les changements de normes de genre, les masculinités positives et les stéréotypes de genre », explique Anto Mulanga. La méthodologie renforce l'inclusion des personnes transgenres, intersexuels, et toute personne se considérant comme non-binaire - l'objectif étant de prévenir le renforcement de la pensée binaire et l'hétéro-normativité.

« Le projet vise à créer des opportunités de rencontres et d'échanges afin de développer un nouveau leadership inspiré par la justice de genre. Ce nouveau leadership permettra non seulement aux hommes et aux femmes, mais aussi aux jeunes, d'intégrer dans leur conception de la société, la valeur de l'égalité des chances et de l'équité entre les sexes ».

Le programme prévoit également le développement d'outils de formation et sensibilisation tels que les boîtes à images, des supports de plaidoyer sur la masculinité positive... Ils sont adaptés et développés pour les formations et campagnes de sensibilisation.

Ajoutons également la formation d'hommes leaders des organisations de producteur.ices/entrepreneur.es et enseignant.es, toujours autour des masculinités positives et transformatrices et l'élimination des barrières sociales et culturelles qui propagent et maintiennent les inégalités et les relations d'exclusion. Les ateliers fournissent des outils aux hommes pour contribuer à un changement de normes de genre au sein de leurs organisations, écoles et communautés.

UNE NOUVELLE VISION

Ce processus de sensibilisation risque d'être transformateur étant donné que les participants construiront et appliqueront une nouvelle vision de la justice de genre basée sur les droits humains, la liberté et l'égalité. Il est attendu que les 100 formateur.ice.s des organisations de producteur.ices soient chargés de sensibiliser les membres de leurs groupements respectifs, soit 3.200 personnes. Les 45 animateur.ices des fédérations provinciales seront censé.e.s sensibiliser chacun 5 organisations paysannes, soit 9.000 personnes. Il est également attendu que 2.000 enseignant.es soient formé.es et sensibilisé.es.

Dans un second temps, le projet prévoit également de développer un nouveau leadership de l'égalité de genre et les masculinités transformatrices au niveau des communautés. Il s'agira d'un côté d'identifier des hommes, femmes et jeunes « champion.nes » dans les différentes zones communautaires sur base d'une évaluation de leurs connaissances sur le genre et leur compréhension de la masculinité positive, afin de les considérer



Remise de kits d'hygiène aux bénéficiaires © APEFE asbl

comme des alliés et les inclure dans des structures destinées à porter le changement de normes de genre. Les champion.nes identifié.es proviendront de différentes couches de la population : il s'agira de leaders communautaires, religieux.ses et/ou coutumiers, d'employé.es, ou encore d'étudiant.es ayant une très bonne connaissance de leur environnement social et communautaire et capables d'identifier des personnes qui pourraient être réfractaires à la dissémination des valeurs et des bonnes pratiques sur la masculinité positive.

Il est également prévu de collecter les avis de la communauté à partir de leur perception du rôle de la femme et de l'homme et d'identifier les stéréotypes ou idées préconçues qui contribuent à véhiculer une masculinité négative ou toxique. Cette activité inclut un sondage sur la perception du rôle de la femme et de l'homme au sein de la communauté. L'analyse des résultats permettra aussi de calibrer les actions de sensibilisation en choisissant des thématiques spécifiques à chaque province/communauté ciblée, en fonction des stéréotypes majeurs pré-identifiés.



Boîte à images sur le genre et l'équité en milieu scolaire © APEFE asbl

Enfin, des espaces de dialogues pour l'égalité des chances et entre les sexes au niveau local sont aussi au programme.

Tout cela, bien évidemment, dans l'optique d'un monde plus solidaire, égalitaire et respectueux des individus. ●

www.apefe.org



UN FAUTEUIL POUR SE LOVER DANS LA DOUCEUR

Par Catherine Haxhe

Toutes les photos © AP Collection

Alexis Verstraeten (A) et Pauline Montironi (P) n'ont pas créé qu'un fauteuil, mais aussi un objet décalé et charmant. Si vous y tenez, on peut même pousser le compliment jusqu'à œuvre d'art ! Car oui, les fauteuils de la Collection AP sont absolument hallucinants.



Pauline Montironi et Alexis Verstraeten, le P et le A de AP Collection

On pourrait se dire « bah sympa, mais dans mon intérieur jamais ». Et bien si !

D'autant que le style, la couleur, l'animal peluche, tout peut être choisi, conçu sur demande. Création quasi unique assurée. Avec tout au plus une cinquantaine d'exemplaires par pièce de par le monde, 100% fait main, aucun fauteuil n'est exactement le même.

On vous explique. Les fauteuils AP, ce sont des fauteuils d'inspiration vintage à l'élégance de la courbe rappelant la touche du créateur français Pierre Paulin (1927-2009), la légende du mobilier et du design d'intérieur. Il s'agit ici de beau vintage donc, à l'élégance, au confort et à la fonctionnalité rarement égalées. Techniquement : prenez un de ces fau-

teuils design et cousez sur l'assise des dizaines de petites peluches douces et soyeuses les unes sur les autres, petits ours blancs, perroquets, girafons, tigres, paons ou flamants roses, aucune limite à l'imagination. Et une assise d'une douceur incomparable. Pourquoi des peluches ? Voilà, entrons dans le vif du sujet, une belle histoire d'amour aboutissant sur un projet un peu fou.

Remontons les années. **Pauline Montironi** termine son cursus en Ingénieur de gestion à Mons, **Alexis Verstraeten** lui en marketing à Londres, une relation naissante à longue distance qui les pousse à s'envoyer régulièrement des peluches en guise de petite attention.

Une fois réunis, ils se demandent ce qu'ils pourraient bien faire avec ces

peluches pour ne pas « bêtement » les entasser. Ils décident de les placer sur un vieux fauteuil vintage « Pierre Paulin », suivent des tutos pour se former à la couture et voici né leur premier fauteuil, concrétisation de ce moment de vie. D'une petite farce amoureuse, le projet prend de l'ampleur et les copains trouvent l'objet joli. Un deuxième fauteuil est créé puis un troisième. Une couturière est chargée de réaliser ces pièces uniques qui seront exposées dans un Pop-Up Store à Knokke où affluent les premiers clients.

Ainsi naît l'unique collection de fauteuils design recouverts de peluches, entièrement fait main en Belgique, produits en édition ultra-limitée, conçus avec des assises haut-de-gamme et des peluches d'une douceur extrême.



EN FAIRE SON MÉTIER

Les commandes s'enchaînent, les amis et la famille se gaussent un peu et pourtant... huit ans plus tard, ils en font leur métier.

« Au début, témoigne Pauline, notre couturière réalisait tout depuis un petit atelier à Strépy que l'on a agrandi assez rapidement. On allait chiner les fauteuils en Hollande ou au Vintage Design Market à Tour & Taxi. On s'est rapidement passionnés pour tous les salons vintage. Mais souvent ces fauteuils d'époque n'étaient pas en bon état, il fallait les retaper, changer les pieds, c'était compliqué et ça demandait beaucoup de temps ».

Un contact est pris avec Artifort, la marque qui gère les créations du designer Pierre Paulin. Après un retour frileux, Pauline et Alexis décident de se développer seuls avec un fauteuil créé au Portugal.

« Ensuite la marque fut rapidement connue. On tenait à faire réaliser un maximum en Belgique et pour les pieds de fauteuil, on a trouvé un fabricant en Italie ainsi que des entreprises allemandes et françaises. Le souci c'est que les fabricants européens ne sont pas très nombreux alors parfois il

faut faire appel à l'Asie, mais la qualité est remarquable, très précise et le plastique est recyclé. On a aussi à cœur de ne pas travailler avec n'importe qui. On s'assure que tout soit fait main par des familles qui, avec ce travail, pourront scolariser leurs enfants », précise fièrement Pauline.

Si le savoir-faire se doit d'être de grande qualité, c'est que toutes les pièces sont uniques, cousues main. Chaque peluche est placée différemment sur l'assise d'un fauteuil à l'autre. En outre, chaque thématique de fauteuil est produite en édition limitée, tout au plus 50 pièces dans le monde accompagnées d'un certificat d'identité. « On regarde des vidéos pour voir comment les animaux évoluent dans la nature, commente Pauline, on se soucie de leur posture, pour les disposer le plus judicieusement possible sur le fauteuil ».

CRÉATION AU FEELING POUR UNE GAMME QUI S'EST ÉLARGIE

En plus des fauteuils, la gamme propose aujourd'hui des poufs, canapés, bancs et chaises de bar. « On crée en fonction de ce qu'on a en tête comme si nous dessinons des vêtements. Nous avons une belle gamme d'animaux de la forêt car on adore les Trails (courses en mi-

lieu naturel) Alexis et moi. Parfois on a l'idée, mais on met un peu de temps à la réaliser. J'ai par exemple rêvé d'un fauteuil « Océan », j'adore les fonds marins et qui sait ce qu'ils seront devenus dans 20 ans ? Cela me plairait de laisser un témoignage. Mais je me suis heurtée à la technique, je n'ai pas solutionné la réalisation de vagues, d'eau, de gouttes, on cherche encore. On a un carnet à idées, on pioche dedans au gré de nos envies, c'est un métier de passion, comme notre histoire depuis ses débuts et nos premières peluches », ajoute Pauline.

Véritables passionnés de nature, Pauline et Alexis ont une conscience éco-responsable. Ils savent que chaque effort fourni en matière de transition écologique est une pierre à l'édifice commun. « On a décidé de travailler avec des fondations de protection animale comme la Fondation Pairi Daiza, auxquelles nous reversons une partie des gains », précise sans fausse modestie Pauline.

Travailler en couple peut s'avérer difficile mais pour Pauline et Alexis, c'est avant tout un plaisir, « C'est même addictif, compulsif, car on fait tout dans la même optique. Bien sûr, il faut pouvoir faire une césure entre le boulot et le privé après 10 ans de vie commune et mariés depuis un an. Chacun a son do-

maine, Alexis aime le contact avec les architectes internationaux, je lui laisse la main pour placer nos créations partout dans le monde (ndlr : que l'on peut retrouver à l'Hôtel Barrière de Courchevel, au Ritz à Paris ou au Mandarin oriental de Bangkok). Ainsi parfois je tombe sur un de nos fauteuils dans un hôtel, comme dernièrement dans les Pouilles italiennes, c'est amusant et gratifiant ».

Nos jeunes trentenaires ne semblent avoir que le ciel comme limite. Encore que, des nuages sur un fauteuil en voilà une idée ! A 32 et 33 ans et bien qu'entourés d'une équipe de 9 personnes, ils ne visent pas une hyper production mais veulent encore s'amuser avec du sur mesure et des pièces très spéciales, comme cette création « Homards » sur laquelle il faut oser s'asseoir.

« Tout est presque possible, confie Pauline, mais il faut savoir qu'une création dite 'normale' prend entre 2 et 3 mois de réalisation quand pour d'autres, plus spécifiques, il faut parfois compter un an d'attente ».

UNE AIDE BIEN NÉCESSAIRE...

Dans leur formidable aventure, Pauline et Alexis saluent encore l'**Awex (Agence wallonne à l'exportation)** pour l'aide apportée à l'export et la participation à divers salons ou expositions, l'aide à l'emploi ou le « Plan Sésame » pour engager du personnel. « Aujourd'hui, notre objectif est de créer de l'art fonctionnel d'intérieur, en quantité limitée, très design. Mais comme nous n'avons pas cette formation, nous pourrions faire appel à des sociétés pour nous aider à nous développer et ce, grâce à des chèques d'entreprises », conclut Pauline.

Toutes les créations AP sont à découvrir dans un show room bientôt fonctionnel à Tervuren, dans le Concept Store MayFair, boulevard de Waterloo à Bruxelles ou directement dans l'atelier sur prise de rendez-vous. ●

<https://apcollection.be/>



Roger Dehaybe, la richesse d'un héritage



Début août, nous avons appris avec une grande tristesse le départ de Monsieur Roger Dehaybe, notre premier Commissaire général aux relations internationales ! Son parcours a été à la fois politique, culturel et diplomatique.

Co-fondateur du Théâtre de la Communauté et des Ateliers de la Colline, Professeur à l'INSAS, directeur de cabinet auprès du Ministre de la Culture et du Ministre-Président de la Région wallonne (1973-1982), Roger Dehaybe a été à le premier Commissaire général du Commissariat général aux Relations internationales de la Communauté française, le CGRI (prédécesseur de WBI), créé en décembre 1982 et dont il fêta encore avec nous, il y a peu, les 40 ans. Il fut l'un des piliers fondateurs des relations internationales de la Wallonie et de Bruxelles et l'un des moteurs de la reconnaissance des entités fédérées comme actrices à part entière de l'écosystème international. Avec ses ministres de tutelle, ce haut fonctionnaire joua un rôle déterminant dans la reconnaissance de la Fédération Wallonie-Bruxelles, comme membre autonome et à part entière de la Francophonie institutionnelle.

En 1997, il devint ensuite Administrateur général de l'Agence intergouvernementale de la Francophonie (1998-2006) et œuvra aux côtés des Secrétaires généraux Boutros Boutros-Ghali et Abdou Diouf à la transformation de cette dernière en Organisation Internationale de la Francophonie. La valorisation de la langue française et le soutien à la coopération avec l'Afrique francophone sont deux parfaits exemples des différentes luttes qu'il y a menées.

Au-delà de sa carrière, Roger Dehaybe était un homme de conviction et de combats, qui a posé les bases de Wallonie-Bruxelles International et de son action dans le monde. Mentor pour nombre de passionnés des relations internationales, il a œuvré toute sa vie à la reconnaissance de la Belgique francophone. Grand diplomate, il savait user de subtilité et de persuasion pour défendre ses idées. Eternel curieux et humaniste, il incarnait le dialogue et la coopération, outils plus que nécessaires à la mise en œuvre de ses actions. Mais surtout, Roger Dehaybe était un être profondément attentif et respectueux de l'autre. Il était un « capitaine » respecté par ses pairs et ses troupes, qui savait « mouiller sa chemise ».

C'était également un bâtisseur. D'institutions, certes, mais surtout de liens humains. Car ces institutions, il les a construites et développées pour protéger et défendre les valeurs de paix et de démocratie chères à son cœur, mais également pour créer les liens qui permettent d'atteindre ces objectifs. Roger Dehaybe était un visionnaire, qui comprenait le monde et savait anticiper ses changements. Cela s'est notamment traduit par son combat pour la diversité culturelle, remporté avec l'adoption de la Convention de l'UNESCO pour la promotion et la protection de la diversité culturelle. Il en est de même pour son combat actif contre la marchandisation de l'éducation. Il était le parrain de la dernière promotion de diplomates de WBI, entrée en poste le 1^{er} septembre 2023, qui porte son nom. Il était fier et heureux de pouvoir transmettre son expérience.

Roger Dehaybe était un passeur d'idées. Ses valeurs, son parcours et son enthousiasme continueront de nous accompagner et de nous porter, afin de poursuivre son œuvre avec respect et reconnaissance. ●

Turbulences belges : une « Quinzaine de l'Humour » à Paris en soutien au secteur de l'humour



Le secteur de l'humour est une priorité du Plan de relance Culture du Gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB). Dans ce cadre, la FWB, à travers Wallonie-Bruxelles International (WBI), organise une « Quinzaine de l'Humour à Paris ».

La France est une évidence culturelle qu'on ne présente plus. En matière d'humour, les représentants belges francophones jouissent depuis plusieurs années d'une reconnaissance toute particulière sur la scène parisienne. C'est dans l'optique de continuer à bénéficier de cette vague positive que, sur proposition de son Ministre-Président Pierre-Yves Jeholet, la FWB, à travers WBI, a décidé d'organiser la « Quinzaine de l'Humour à Paris ».

Cette Quinzaine, qui se tiendra entre le 29 novembre et le 13 décembre 2023, a pour objectif de faire rayonner les humoristes belges francophones et de permettre à des talents de se faire connaître dans la capitale française. Deux soirées de présélection ont eu lieu les 11 et 12 septembre à Bruxelles et à Liège, en partenariat avec la Fédération Belge des Professionnels de l'Humour (FBPH), afin de permettre à 20 artistes de la FWB de montrer sur scène tout leur talent à un jury de renom.

A l'issue des deux soirées, 10 humoristes ont été sélectionnés et auront la chance de pouvoir se produire durant trois soirs de suite dans les salles parisiennes partenaires (Les Blancs Manteaux, La scène Barbès-Comedy Club, The Joke Comedy Club, Le Point-Virgule, L'Apollo Théâtre). Ces représentations seront précédées d'un gala d'ouverture qui se tiendra le 28 novembre 2023 au Centre Wallonie-Bruxelles à Paris, soirée durant laquelle les lauréats se produiront à tour de rôle.

Spa sur la liste du patrimoine mondial les « Grandes Villes d'Eaux d'Europe »

C'est avec une très grande fierté que le 18 juillet 2023, les autorités locales de la ville de Spa ont reçu le certificat officiel d'inscription envoyé par l'UNESCO. Ce certificat leur a été remis par la Ministre wallonne du Patrimoine et du Tourisme ainsi que le Président de la Commission belge francophone et germanophone pour l'UNESCO.

En juillet 2021, le Comité du Patrimoine mondial a inscrit sur la liste du patrimoine mondial les « Grandes Villes d'Eaux d'Europe », un ensemble composé de onze villes situées dans sept pays, dont la ville wallonne de Spa. Cette décision est le fruit d'une collaboration entamée en 2006 entre les associations spadoises, les autorités communales et l'Agence wallonne du Patrimoine (AWaP), avec le soutien de WBI. Ces villes ont été façonnées dans leur organisation, aménagement et architecture

par les fonctions liées au thermalisme : soins, accueil des curistes, activités physiques, sociales et culturelles. Elles sont aussi des lieux de recherche, de création et d'échanges où se côtoient têtes couronnées, diplomates, artistes, bourgeois... La renommée internationale de Spa lui a valu de devenir un nom commun en anglais. Sa présence au sein de la série était une évidence.

Les dix autres grandes villes européennes sont : Bad Ems, Baden-Baden, Bad Kissingen (Allemagne), Baden bei Wien (Autriche), Vichy (France), Montecatini Terme (Italie), Bath (Royaume-Uni), Františkovy Lázně, Karlovy Vary et Mariánské Lázně (République tchèque).



La Ministre wallonne du Patrimoine et du Tourisme, la Bourgmestre de Spa et le Président de la Commission belge francophone et germanophone pour l'UNESCO © AWaP

Les IX^e Jeux de la Francophonie à Kinshasa

Cette édition des Jeux de la Francophonie a rassemblé 3.500 participants dont près de 2.000 concurrents et 37 délégations. « Des chiffres significatifs de la stabilité de participation à cette compétition unique en son genre, dédiée aux 18-35 ans, rassemblant les arts et les sports », selon l'Organisation Internationale de la Francophonie.

La Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) était présente avec une délégation d'une vingtaine de personnes dans cinq disciplines culturelles : chanson avec Estelle Baldé, danse de création avec Kifesh Company, hip-hop avec le groupe Ruthless, littérature avec Cécile Hupin et peinture avec Camille Stass.

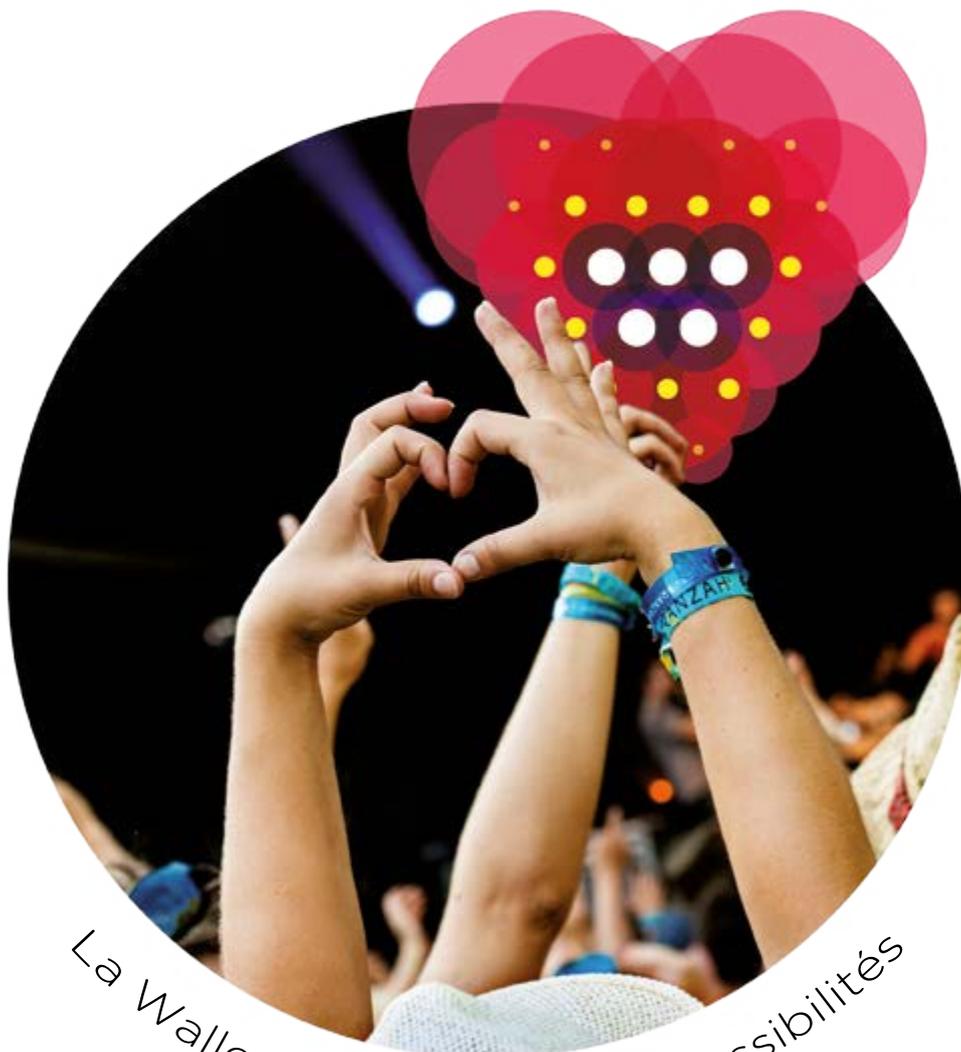
La FWB rentre avec deux médailles : Cécile Hupin a décroché la médaille d'argent dans la catégorie Littérature avec sa nouvelle *Le bien qu'on se donne* et les danseuses du groupe Ruthless ont remporté la médaille de bronze dans la catégorie Hip-Hop.

Durant ces quelques jours de compétition et de créativité à Kinshasa, le public et les professionnels ont constaté le potentiel de qualité de cette jeunesse francophone issue de pays et de milieux très divers ayant la langue française en commun. Cette édition s'est à nouveau distinguée par la volonté de partage et de communion des artistes comme des sportifs et par le niveau de performance toujours plus élevé d'édition en édition. ●



Les artistes de Wallonie-Bruxelles aux Jeux de la Francophonie à Kinshasa © WBI

Feel inspired



La Wallonie, un monde de possibilités

UN SENS DE L'ACCUEIL ET DE
L'**OUVERTURE** aux cultures

UNE QUALITÉ
DE VIE
exceptionnelle



DES UNIVERSITÉS
ET HAUTES ÉCOLES
de haut niveau

Une terre de
CRÉATIVITÉ
RECONNUE

6 PÔLES DE COMPÉTITIVITÉ
dans des secteurs-clés

DES DIPLÔMÉS
QUALIFIÉS
en grand nombre



Une recherche centrée sur l'
INNOVATION



Wallonia.be